

Œuvre collective

# LA VIE DE MES MORTS

Collection Ouvrages

L'ACT  
ERITE  
Revue Littéraire

## TABLE

Préface.....	5
De notre envoyé spécial à Ciel .....	7
Ma mère .....	9
Une nuit avec mon père .....	23
Un recensement .....	41
Guy .....	43
Des mots pour les morts .....	45

## LA VIE DE MES MORTS

Œuvre collective

# LA VIE DE MES MORTS

Collection Ouvrages

L'ACT  
ERITE  
Revue Littéraire



## Préface

Le titre de cet ouvrage semblait s'imposer. Est-il un(e) seul(e) d'entre nous qui ne redonne pas vie à ses morts par la pensée, le rêve, l'écriture, le témoignage, par tous les moyens d'expression possibles et imaginables que nous leur consacrons dans l'éloge ou dans l'injure ? Voilà bien une forme (païenne ?) de la résurrection adoucissant par la métaphore notre désarroi face à l'absence.

Mais cette œuvre collective a un autre objet. Il ne s'agit pas seulement ici de raviver la mémoire de nos chers défunts ni de les réanimer car il faudrait pour cela que leur âme ait disparu. Or bien au contraire, la présence de l'âme est renforcée par la dématérialisation du corps et par l'effort de conception que nous faisons à chaque fois que nous nous souvenons. Car nous devons reconcevoir, par une combinaison d'affects et de sensations, le corps de celui ou de celle dont l'image parfois s'efface au moment où nous le convoquons.

Plus fort. Il s'agit là de témoigner de l'absence. Et témoigner du rien, n'est pas une mince affaire. Peut-on en effet concevoir ce qui n'est pas ou ce qui ne nous est pas apparu ? Non, pensons-nous. Concevoir suppose une expérience. Et quelle expérience de l'absence avons-nous sans l'expérience du deuil ? Il ne suffit pas de la supposer ni de l'écouter dire par ceux qui l'ont vécue. La mort d'un proche fait apprendre l'absence. La concevoir c'est la comprendre, c'est à dire la prendre avec soi, la prendre entièrement. Et comprendre l'absence du défunt nous paraît bien peu compatible avec l'état de sidération qui suit le deuil.

Comprendre l'absence suppose donc de faire le deuil. Et peut-on faire le deuil sans accompagner l'être cher jusqu'au bout, c'est-à-dire, étymologiquement, sans manger avec lui, quelques dernières fois, le pain qu'à cette table ultime mange aussi la Mort qui s'invite ?

Cette œuvre collective est l'histoire de nos morts, l'histoire de leur absence et de nos deuils dont la résonance des témoignages autorise notre présence à cette table avant que la Mort ne s'invite elle-même sans y être conviée.

L'Altérité



## De notre envoyé spécial à Ciel

On peut le dire comme ça, c'est un petit restaurant triste bordant la route d'un village où personne ne s'arrête. La salle est décorée d'attributs hétéroclites qui dispersent l'attention du client distraitemment occupé à déchiqueter un pain blanc ni dur ni frais. Ni bon ni mauvais. Il accompagne le champignon de Paris et la sauce à la crème. Il sert. Autant que ce restaurant unique où sont attablés quelques habitués, bien plus nombreux qu'on ne le pense, penchés sur leur assiette avec leur gueule dans le vol au vent.

On peut le dire autrement parce que Ciel est un nom qui suggère un village dortoir avec des maisons blanches et carrés et un rond point vert qui tourne autour d'un hyper mais non, les maisons sont anciennes et de pierre et l'église aussi et c'est presque pittoresque contrairement au restaurant qui rappelle plutôt le rond point et un routier tout tremblant du trafic des poids lourds.

Il y a Jean, Paulette et Marie-Jeanne qu'on a cueillie à Mâcon. Martin conduit la voiture. Il est midi trente et nous avons deux heures d'avance sur l'office. Nous sommes attablés devant des œufs brouillés salade et un hachis Parmentier aux champignons de Paris, une crème brûlée de chez Métro et un café noir à la surface duquel tremble le reflet des carreaux lorsqu'on le remue.

On tombe, au sortir du déjeuner, sur Robert et sa femme, le fils de Robert et le père d'Anselme. Il a un air de titi parigot, un accent pied noir à couper au couteau et des propos racistes toujours au bord des lèvres. Sa femme nous conte pendant cinq minutes les derniers instants de Simon. Et pendant une demi-heure ceux de Soukine, un vieux chien rose malingre et malade qu'ils ont adopté à la fête de Saint Antoine.

Nous nous dirigeons progressivement vers l'église. Arrivent les uns et les autres. Ceux de Bretagne et ceux du Pas de Calais. Ceux de la veuve et ceux du défunt. Ceux qui ont le lien familial et ceux qui cherchent leur légitimité dans des regards de compassion.

Alain et Marthe arrivent en BMW. Bébert en charentaises. Les deux premiers sont élégants, le troisième a caché ses trois cancers, sa crise cardiaque et sa septicémie dans un costume mou duquel jaillissent les omoplates mais il tient debout dans ses savates tandis que notre Simon qu'on enterre, puissant



comme le roc, est parti en six mois de la première saloperie endogène.

Il y a le bourgmestre du village. Accompagné d'un personnage que je suis seul à ne pas *connaître*.

Le corps arrive accompagné des garçons de cérémonie aussi inquiétants que Boris Karloff en costume de ville.

Nous pénétrons dans l'église. Trois femmes officient sèches comme du bois mort et revêche comme du double zéro. Elles distribuent sans emphase la musique et les paroles, quelques chants, les mots simples et émus de ceux qui ont accepté de faire l'éloge funèbre.

Bébert chevrote. Il a d'habitude la pompe du colonel, soi disant issu du Cadre Noir, mais il l'a laissée dans la litière d'un alezan. Bien lui en prend car il émeut, aussi perdu dans son costume gris que dans la Mercédès garée dehors qui pourrait bien être son prochain corbillard.

Le cercueil fume de tout l'encensement. Il renvoie la lumière des flammes qui s'agitent sur les cierges disposés aux quatre coins. A la sortie, les frères Karloff le transportent jusqu'au corbillard fleuri. Sur la route du cimetière, il y a ceux qui accompagnent Simon jusqu'au bout du chemin. Et les autres qui s'égayent sous la dernière volée de cloches. Car tout compte fait, Simon il s'en fout bien qu'on l'accompagne jusqu'au bout du chemin.

## Ma mère

29/10/2003

Il pleut sur la tombe de ma mère. Et ça ruisselle. Voilà six heures qu'elle est enterrée. La terre glaise. Ça regorge. Tout s'effondre. Des fractures. Elle dessous. Et moi, pensant à elle de mon lit où j'entends la pluie claquer sur les toits. Sa première nuit est détrempée. J'aurais voulu la savoir ailleurs. Morte, soit. Mais ailleurs. Une chapelle, mon jardin, le cimetière du village. Un lieu dont elle nous aurait fait la confidence. Mais je ne lui connais pas d'attachement à une terre. C'est la nuit. Ma mère est seule. Et froide. Non de la mort. Mais du temps qui suinte.

1/11/03

Mon père est désormais l'aîné. Alors, il s'est attribué le fauteuil de cuir où rarement il s'était assis car il s'asseyait avec ma mère dans le canapé. Le fauteuil seyait à son nouveau statut de veuf.

La dernière fois que j'ai fait le ménage, ma mère était encore vivante.

La dernière fois que j'ai fait l'amour, ma mère était encore vivante.

La dernière fois que je suis né, ma mère était encore vivante.

En somme je dois apprendre à vivre sans ma mère car c'est quelque chose que je n'ai jamais fait.

7/11/03

« Mon ami,

comme il n'y a pas d'autre Dieu que notre mémoire pour chérir nos morts, qu'il n'y a pas de justice immanente pour épargner les uns ou condamner les autres, il n'y a pas plus de légitimité ou d'illégitimité de la mort : l'enfant de dix ans comme celui de cinquante reste un orphelin et pleure sa mère avec, comme tu le dis si bien, l'intensité de son amour. Peut-être pleure-t-il sa mère avec l'intensité de l'amour qu'il se porte à lui même mais finalement, quelle importance car elle a été capable de susciter cet égoïsme pour que la mémoire du sein soit un refuge, un réconfort en même temps qu'un déchirement définitif. Ma douleur, c'est aujourd'hui d'être un nouvel homme car quoi que je fasse, je le fais sans ma mère alors que quoi que j'aie fait, ce n'était jamais sans elle. Toujours le regard posé sur moi et moi fièrement lui portant l'ouvrage afin qu'à son tour elle

en soit fière. Ma douleur, c'est de ne pouvoir encore me résoudre à son départ, de rester sidéré devant la soudaineté de la mort comme ce soir, revenant du boulot, le nez dans les étoiles à lui chercher vainement une place entre Vénus et Mars, les dieux de prédilection de son drôle de paganisme. Qu'est-ce qui change d'une longue agonie ? Je ne sais pas exceptée l'atteinte à la dignité et la dégradation où le malade se voit dépérir. Ma mère en aura été épargnée mais quoiqu'il en soit la mort reste brutale par le brusque changement d'état qu'elle induit : ce trou dans la chair et l'irréversible absence que je subodorais déjà lorsque, enfant neurasthénique, cloué dans mon lit par l'angoisse, j'appelais maman dans la nuit ».

### **Novembre 2003**

« François,

Ma mère est morte le 29 octobre vers minuit et demi d'un cancer des poumons que nous n'avons pas vu venir. Elle est partie rapidement, sans agonie, un mois après avoir appris qu'un de ses poumons ne fonctionnait plus. Elle n'a pas senti venir cette maladie respiratoire. Et lorsqu'elle s'est déclarée, elle et mon père ont eu le temps de vivre encore quelques semaines ensemble leurs derniers jours d'intimité dans l'attente d'inutiles résultats médicaux car tout était joué. Comme les choses sont bien faites ! Elle ne s'est doutée de rien et mon père a cette formidable aptitude à chasser de son esprit ce qui l'angoisse. Ils ont fini leur vie commune dans une sérénité qu'il m'était cependant interdit de goûter.

Elle a été hospitalisée six jours avant sa mort après une bronchoscopie qui a probablement bousculé l'équilibre précaire où son corps s'était niché. Elle a été mise sous oxygène. Et puis mes sœurs sont arrivées. Nous avons prétexté, en ses retrouvailles, des vacances de Toussaint supposées fêter d'autres morts que la morte supposée afin de n'affoler personne. Mes parents s'étaient convaincus que la date fatidique où les résultats de la biopsie leur seraient délivrés leur prédisait non pas un avenir mais précisément l'avenir d'une guérison. Car mettre un nom sur une maladie c'était déjà la guérir. Ainsi, il leur restait à vivre une seconde lune de miel après un dur déménagement, un accident vasculaire cérébral dont ma mère s'était relevée et la fin d'une dépression chronique où la peur de quelque chose venait enfin de se substituer au vertige de la peur de rien.

A l'hôpital, nous avons veillé ma mère. Mon père, mes sœurs, Jeanne et moi. Ses difficultés respiratoires s'étaient accrues. Les infirmières lui posaient un masque d'oxygène sur le nez et la

bouche qui se remplissait de buée au rythme de sa respiration. Était-elle consciente ? J'en doutais. Elle était immobile comme s'enivrant par les effets narcotiques de sa propre asphyxie. Ce mardi soir nous l'avons embrassée. Nous l'avons quittée sans nous douter que nous ne la reverrions pas. Elle était pâle. Elle avait sa perruque de travers et ça lui donnait un air comique. Elle avait gardé la douceur de sa peau ».

**15/11/03**

Comment a-t-elle fait ? On l'a débarquée. Disqualifiée. Salut !

Elle s'était couchée sur le côté gauche avec son bras sous elle, puis elle s'était tournée de l'autre côté sur son autre bras. Elle essayait de dormir, quelques heures avant de mourir. Je ne crois pas qu'elle ait su à quel point, quand elle fermait les yeux, elle était si près de les fermer définitivement. Pour moi que le sommeil effraie, je me dis qu'elle n'a pas su que la mort était si proche car elle n'aurait pas tenté ce jeu de la tenter.

**20/11/03**

Je regardais ma mère et je lui souriais comme on sourit à une enfant. Je savais qu'elle allait mourir. Je lui ai menti tout ce temps. Tout ce temps d'hypocrites sourires où il m'était impossible de rien faire. Elle était insouciante. A peine préoccupée par une maladie qu'on allait soigner. Je la regardais jouer avec ses photographies qu'elle effeuillait et se complaire dans cette ancienne mémoire. Que pouvais-je faire ? Ni lui dire « maman » car je ne lui avais pas assez dit. Ni la prendre dans mes bras car je ne l'avais jamais fait. Rien à faire d'autre que d'être avant qu'elle ne soit plus.

« Comment peut-il rire tandis que je ne suis plus ? », doit-elle se dire. « Où est sa tristesse ? Déjà, il m'oublie. Il m'ignore. Je suis le passé et il vit le présent. L'infinitésimal présent, fraction de fraction, ratiocinant jusqu'à la poussière de temps qui nous éloigne l'un de l'autre ».

**24/12/03 :**

« Notre mère est morte. Mais il me semble qu'elle s'est réincarnée en chacun de nous. La fratrie la porte. A trois nous l'avons reconstituée. Nous la ressuscitons et comme dans les contes fantastiques il faut nous réunir pour que s'opère la magie de sa présence, qu'elle sorte de nous comme la fumerole d'une lampe merveilleuse. L'une a le ton de sa voix et son parfum, l'autre le ton

de sa peinture et le troisième le ton de son hypocondrie. Mon père le sait bien qui vient puiser en chacun de nous un peu de sa femme mais jamais autant, jamais aussi complètement que lorsqu'entre nous trois réunis, il respire béatement l'esprit de cette conjugaison ».

**27/11/03**

Dans quelle rubrique comptable vais-je mettre la mort de ma mère ?

**29/11/03**

Le chien de la voisine est mort. « Moi, c'est ma mère. Madame, moi c'est ma mère et de votre chien, je n'en ai strictement rien à foutre. Il y a des hiérarchies que l'on se doit de respecter, madame, et vos larmes sont indignes devant le haut grade de mon chagrin ; une mère, madame, ce sont des étoiles au moins qui scintillent sur mes habits de deuil et sur la morne allure où je vais mon chemin tandis que vous, ce sont tout juste quelques sardines pleurnichant sur la manche du bras où vous teniez la laisse. Quelle compassion vous dois-je, vieille femme, jadis affublée de cette bête difforme ? Et vos yeux rouges, et vos larmes perlant à vos paupières ont quelle autre légitimité que cette figure difficilement animée ? »

Il me semble que ma mère est morte comme elle est née. Comme elle a vécu peut-être, dans une sorte de juvénile insouciance du monde qui va. Elle est partie sans rien nous dire, sans recommandations Sans consignes. Et sans testament. Mais qu'allait-elle léguer, elle qui n'a jamais détenu que des biens communs que le travail de mon père et son hégémonie patriarcale avaient fortement teintés de propres ? Elle est partie court-circuitant la longue agonie que nous redoutions, belle encore à l'âge qu'elle ne faisait pas, avec juste la perruque un peu de travers et ce teint blafard qu'elle avait souvent au lever mais qu'elle nous cachait en ne sortant pas de sa chambre sans être passée par sa coiffeuse. Elle est partie sans prévenir, sans souffrir, sans agoniser, comme ça une nuit, après que nous l'ayons tous embrassée. Elle a tiré sa révérence Elle est partie enivrée par la lente asphyxie où son corps se perdait depuis quelques semaines substituant au rituel « Campari » de dix-neuf heures des goulées d'oxygène inhalé. Ma mère nous a quittés discrètement, respectueuse, qui sait, de la sollicitude dont mes sœurs et moi entourions déjà mon père. Elle est partie seule une nuit pluvieuse d'octobre mais je crois, moi, qu'on nous l'a reprise comme on l'avait amenée il y a presque quatre-vingt ans et qu'elle n'a pas vu, ni cette nuit là ni alors, qui tenait la nacelle.

Octobre, novembre, les mois tristes. Les mois que j'aimais alors, aux couleurs mordorées et au goût acidulé de la reinette. Le corps terminait de distiller tout l'ambre de l'été et diffusait les dernières saveurs de cette cassonade, perlant aux lèvres mi figue mi raisin du soir prématurément tombé. Octobre, novembre, les mois désormais de la mort de ma mère.

Mon père et ma mère marchaient sur le trottoir, bras dessus, bras dessous. Elle était haletante et lui, calquait son allure sur celle de ma mère. Elle et lui, je me souviens, sur cette portion de l'avenue où je passe encore et où ils sont restés comme statufiés par ma mémoire : ici, un dimanche d'octobre, ils s'en furent tous deux, rejoindre leur domicile. Couple éternel, hantant les rues d'ici ou d'ailleurs, promeneurs invétérés à l'emblématique allure. Personnages à la Tati immortalisés au hasard d'une rue par un photographe de presse venu rendre compte, dans le quartier du septième arrondissement, des dégâts de la grande tempête de décembre 1999. Une voiture garée est écrasée par un platane. Et ils marchent tous les deux, au second plan, indifférents, vers le Champ de Mars.

**24/12/03**

Tous les orphelins pensent-ils ainsi à leur mère ? Tous ces orphelins de mon âge, orphelins attardés par la chance de n'avoir pas perdu prématurément leurs parents. Combien de temps faudra-t-il encore pour que les dernières images de ma mère sur son lit d'hôpital ou reposant dans sa bière disparaissent et finissent de me hanter ? Ah ! qu'ils s'accumulent autour de moi, aujourd'hui, tous ces orphelins de mon âge qui me parlent de feu leur père ou de feu leur mère avec la légèreté et la douceur de la nostalgie. Mais derrière l'apparence de l'histoire et le sourire d'une anecdote, est-ce qu'il n'y a pas la souffrance que je n'ai, jusque là, jamais eu la sympathie de comprendre ? Et même, je vois ma mère dans sa boîte et le satin qui l'entoure. Des kilos de terre sur le ventre. Et cette restanque où elle repose, fraîchement terrassée, meuble encore de glaise gorgée de l'eau de pluie d'octobre avec quelques morts autour, rares morts encore qui s'ajoutent un à un à chacune de mes visites : un enfant à côté d'elle, mort depuis sa mort, qu'elle aurait pleuré même sans le connaître ; et puis un vieillard depuis s'ajoutant à l'enfant et encore d'autres qui viendront peupler cette terre élastique et caillouteuse. Je vois le tumulus comme un ventre pesant sur son ventre et elle dessous dans cette poche où je la devine comme le fœtus de la terre. Le soir dans mon lit, avant d'éteindre la lumière, j'entends la pluie claquer sur les toits et je vois couler du sinistre tumulus des rigoles d'eau glacée qui la frigorifie. N'ai-je point assez de spiritualité pour

que me viennent ces images ésotériques où je confère encore à ma mère des réactions de vivant ? Suis-je si peu résigné à sa disparition ? Pourquoi le fantôme de ma mère est-il terrifiant, la nuit, lorsque je me lève ? Quel enfer vis-tu maman sinon le mien, celui que je t'attribue ? Quel purgatoire vis-tu, maman, sinon le mien et les regrets de ne t'avoir pas assez démontré mon amour, ton expiation et ta rédemption ne sont finalement que les miennes. Alors, il ne tient qu'à moi de t'offrir ce paradis où tu pourras enfin t'asseoir paisiblement au jardin de ma mémoire. Mais dans combien de temps ?

**25/12/03**

Il est minuit et demi et le téléphone sonne. Je ne risque plus rien car nous sommes tous ensemble et ma mère est déjà morte.

**28/12/03**

Mon père est entré dans l'église St pierre du sacré Cœur pour y suivre la messe du samedi soir 18h. Mes sœurs et moi nous l'y avons laissé et nous l'avons attendu dans un petit bar pour y boire un vin chaud. Cette église est celle où mon père et ma mère se sont mariés il y a cinquante quatre ans. Une heure après, ma mère et lui en sortent bras dessus, bras dessous. Nous quittons le bar pour les accueillir. Mais ils ne nous voient pas car ils ne nous connaissent pas encore.

Ma mère aimait la pompe et son enterrement s'est fait sans. Ma mère est morte comme sa mère, a soixante dix neuf ans avec un maigre cortège derrière le corbillard. Cortège formé de nous quatre, de quelques proches et d'hommes et de femmes de bonne volonté aux sentiments nourris par quelques ricochets aussi vagues et ténus que cette suite s'effilochant derrière l'automobile.

Ma mère était ma première morte. Enfin la première dont je dusse accompagner le corps jusqu'à la fermeture du cercueil. On m'avait, jusqu'ici, préservé des rituels funèbres. Mais je ne suis pas sûr qu'il faille préserver un adolescent de l'intégralité du cycle car le tabou de la mort ne peut que l'aliéner de la magnificence de la vie et de la douce tristesse de l'automne. Qu'est-ce que la lumière sans l'ombre ? J'ai, depuis, enterré bien des morts. J'ai vu bien des corps qui n'étaient plus que l'ombre d'eux mêmes, des visages blafards éteints malgré les fards de la thanatopraxie, des portraits approximatifs délaissés par des peintres oubliant, au bout du pinceau, l'indispensable et définitive étincelle.

Ma mère était là, dans l'alvéole du reposoir, étendue dans la soie blanche, presque grimaçante d'un point de vue et plus rassérénant de l'autre.

**29/12/03**

Lorsque tout fut accompli, il ne restait plus que la pluie, la nuit et le fossoyeur. Le cercueil était dans le trou. Et le trou, béant. Il n'y avait plus qu'à se retirer et laisser faire l'agent municipal. Mais je ne me résignais pas à partir tant que le trou n'était pas rempli. Je saisis une pelle et accompagnai le fossoyeur dans son ouvrage, précipitant cette triste tâche, masquant la boue par la boue qui tombait en lourdes pelletées dans un bruit de tambour qui retentissait du fond de la tombe. J'aurais poursuivi jusqu'au bout si mes sœurs et ma femme ne m'avaient physiquement arraché à cette tâche le visage baigné de larmes et de pluie.

**10/1/04**

13 morts de plus depuis que ma mère est morte.

**29/1/04**

Trois mois que ma mère est morte. Et je la sens progressivement sombrer dans les profondeurs de l'éternité.

**1/2/04**

16 morts de plus depuis que ma mère est morte.

J'avais construit le cadre qui devait servir de tombe temporaire à ma mère avant que l'on ne place la dalle de marbre qui aurait basculé à cause de la mobilité du terrain si elle avait été placée prématurément. J'avais ajusté quatre planches de sapin tendre à l'aide de cornières plus longue que la hauteur des planches afin que nous puissions planter dans le sol cette tombe de fortune. Ce dimanche était ensoleillé et mon père et moi étions partis installer ma mère plus dignement. Elle était orientée à l'ouest et le soleil donnait bien sur cette terrasse et puis il a progressivement baissé pour se cacher derrière la haie de cyprès qui couvrait la colline. Nous avons retiré les vieilles pierres qui nous avaient initialement servi à délimiter la tombe. Nous avons placé le cadre. Marqué la place des quatre pieds qui devaient s'enfoncer dans le sol. A l'aide d'un pieu et d'une masse nous avons préparé les trous puis nous y avons enfoncé le cadre mais comme les trous n'étaient pas suffisants nous avons tapé sur les bords du cadre dont les pieds butaient contre la pierre.



Le cadre s'est un peu disloqué alors il nous a fallu chercher d'autres outils. Des pierres. Et de la glaise. L'un des pieds du cadre s'enfoncé. L'autre résiste. Nous ne sommes jamais à niveau. Nous avons égalisé le tumulus. Rempli de graviers des seaux de toutes les couleurs. Répandu les petits cailloux blancs. Mis la bruyère et les jacinthes. Là, le soleil s'était caché mais en tournant la tête un peu plus au sud on voyait la mer bleutée rejoindre le ciel.

J'ai vu mon père et ses quatre-vingts ans, accroupi dans la tombe de sa femme et jouer au sable comme un enfant, racler la terre assidûment, vêtu de sa veste pied de poule et de son pantalon anthracite. Il n'avait pas quitté son foulard que ma mère aimait tant. Il était accroupi comme s'accroupissent les enfants, les bras entre les jambes à triturer la terre sans se soucier du moment où il faudrait se relever car il se relevait avec une surprenante facilité. Nous avons bricolé comme ça, bien deux bonnes heures, affairés sur le ventre de ma mère, grattant, plantant, vissant, clouant. Parlant. A regarder ce cimetière comme un jardin de restanques tournant autour de la colline et dégringolant jusqu'à la mer.

Puis nous avons pleuré.

Mon père a voulu rentrer seul.

**29/2/04**

La dernière fois que nous avons été tous les cinq c'était peut-être à table il y a vingt huit ans. Un repas au cours duquel nous ne nous doutions pas que nous ne nous réunirions plus autrement qu'avec la nébuleuse des conjoints et des enfants. Sauf devant le cercueil de notre mère. Qui aurait dit, ce jour dont je n'ai pas le souvenir précis, que ce repas était le dernier du noyau familial.

Il me semble que je suis le mauvais élève, celui de bonne volonté qui s'applique à distraire son père. Mais je vois bien que je ne le comble pas. Son sourire parfois légèrement affecté me rappelle celui qu'il faisait lorsque je rapportais mon carnet de note. Quand le consolerais-je, moi qui ne sais pas parler ?...

Les vêtements de ma mère, et sa fourrure sur le siège de ma voiture, sont dans des sacs poubelle à distribuer au Secours Catholique. On liquide. On la liquide. Toute sa garde-robe démembrée. Sa mort, il faut la digérer.

3/3/04

Depuis quatre mois qu'elle est partie, je me demande si j'ai intégré la mort de ma mère. Je vis avec cette idée en permanence. Mais m'y habitué-je ? Je porte des gros sacs noirs, des sacs de 100 litres, des sacs remplis des vêtements de ma mère. Des sacs standards comme on en voit, le soir, posés contre les arbres. La vie de ma mère est là dedans. A quoi ça tient. Ses tenues, ses coquetteries, ses achats, ses propres confections, ses toilettes du soir, brillantes, décolletées, cintrées, des fourreaux, des strass, des fentes de côté, tout ça, avant, rangé dans un placard, sur cintre, bien aligné, classé, parfumé d'un reste de fragrance. Tout ça, maintenant dans un vulgaire sac poubelle. Toutes les toilettes qu'elle choisissait avant d'honorer ses hôtes. Quels qu'ils fussent. Mais elle-même plus que les autres, Ô ma mère dont la séduction était une morale. Du soin. Un peu d'ostentation. Toute la tonicité de sa vie. Le sens de sa vie. L'esthétique. L'esthétisme. Le sens de sa vie dans un sac. Je porte ma mère dans un sac poubelle. Ma mère démembrée. Des corps certains en choses de gente. Des biens appropriés en res nullus. Les sacs noirs sont interchangeable et son bien se diffuse. On la digère comme la terre digèrera son corps qui repose et la petite robe, l'unique sélectionnée par mes sœurs pour sa dernière toilette. Notre mère est dans nos mémoires. Pas dans les choses.

Nice le 12/3/04

« Serge,

Sais-tu, vieux frère, que quoique tu écrives, quoique tu aies décidé, alors, d'écrire pendant tes longues tergiversations et tes lettres abandonnées, sait-tu, vieux frère, que c'est toujours juste, c'est toujours chaud parce que c'est toujours vrai. Que tu aies tardé à écrire est pour moi une preuve d'amour supplémentaire, que tu aies cru ne pas savoir dire les mots est une preuve d'amitié sincère et véritable, que tu aies parlé de toi dans ce courrier est le signe de la compassion dont je n'ai compris le sens que lorsque maman est partie. Ta lettre m'a profondément touché, le temps que tu as mis à l'écrire m'a ému car j'ai bousculé ta fragile mémoire. En me parlant de ton père, tu me parlais de ma mère.

Plus de quatre mois que maman est partie. Des hauts et des bas. Beaucoup de bas encore et à te lire, je ne suis pas près de refermer cette cicatrice et c'est bien ce qui me semblait. L'expérience du départ de ton père que tu me racontes est terriblement douloureuse. Celle du départ de ma mère est différente mais au bout du compte, au delà de la douleur de l'absence et du sentiment de solitude, cette mort te renvoie nécessairement à ta propre mort, à ta

finitude, à celle que tu feints d'ignorer tant qu'il existe le rempart de tes aînés. Et je ne parle pas des regrets de n'avoir pas su aimer le mort tandis qu'il vivait, de n'avoir pas su lui dire ce qu'on ose dire aujourd'hui dans de larmoyants soliloques. Pourquoi écris-je tant aujourd'hui sur ma mère, sur la mort de ma mère alors que je n'ai rien produit sur sa vie. Quel hommage lui ai-je rendu sinon posthume. Ah ! quel égoïsme d'écrire car c'est toujours pour parler de soi.

Mon père est veuf. Il est l'amoureux meurtri. Il est l'enfant qui pleure parfois. Et la mort de maman nous a rapprochés. Ensemble nous marchons, le dimanche dans les rues de Nice. Et il me dit que nous errons "comme deux âmes en peine".

J'embrasse mes sœurs de ta part et elles seront émues de tes pensées. A mon tour je t'embrasse tendrement ».

**23/3/04**

« Ma pauvre mère ». Voilà que j'utilise cette expression qui me semblait participer d'une sensiblerie pleurnicharde. Quelle impudique manière de faire participer au deuil le tout venant ! « Ma pauvre mère » ne veut-il pas dire « pauvre de moi » ?

Pourtant cette expression s'impose à moi quand je pense à elle car je suis rempli de pitié lorsque je la vois partir seule, sans qu'elle n'ait compris quoi que ce soit de ce qui lui arrivait. Elle est partie prématurément. On l'a débarquée. Soixante dix neuf ans, l'âge de sa mère. L'âge qu'elle redoutait.

**23/3/04**

Je sors d'une terrible période d'identification à ma mère. Cinq mois après sa mort, c'est avec la terreur de ma propre mort qu'il me semble que j'ai clôturé le deuil. Dimanche paroxysmique, sommet de l'angoisse. Je me suis convaincu que je devais partir aussi et laisser femme et enfants, que je devais inexorablement suivre les traces de ma mère, piégé dans l'ornière du chemin qu'elle avait suivi. La similitude des troubles s'imposait à moi : suffocation en montant (mais quatre à quatre !) les marches du Sacré-Cœur, douleur dans l'omoplate, ventre grossissant, sevrage tardif du tabac, palpitations. Je prenais mon pouls pour en vérifier en permanence le rythme.

**25/3/04**

Les services du cimetière nous ont demandé de reculer la tombe que nous avons plantée. Ils ont refait les allées, les tumulus des morts qui continuent de s'accumuler alors maintenant nous sommes, en quelque sorte, frappé d'alignement.

Seize morts depuis que maman est partie.

**15/4/04**

Le soir qui a précédé la mort de maman, nous sommes partis boire un verre dans un bar gay. Mais pour quelle gaité ?

**15/4/04**

Mon père vient d'appeler. Il est à Taverny. Il fait la tournée des amis. Et il marche dans Paris sur les traces de son passé.

**15/6/04**

N'ai-je plus rien à écrire sur ma mère ? Deux mois ont passé sans un mot. Deux mois au cours desquels je me suis plus préoccupé de moi que de ma mère. Non plus préoccupé par le deuil mais par ma mort programmée. Le printemps a tardé cette année mais il a donné de temps à autre quelques belles journées qui m'ont aidé à sortir de ce cauchemar déterministe.

Sorti du deuil, soit. Mais il n'y a pas un jour où je ne pense pas à ma mère. Elle est en moi à tout instant. Je me la remémore. Les longues marches qui me mènent au lycée contribuent à épanouir le souvenir où je ne me complais pourtant pas. Elle est naturellement là.

Sorti du deuil ? Pas tout à fait. J'ai fondu en larmes encore dans la voiture aujourd'hui sur le chemin d'un rendez-vous. La nuit n'est pas étrangère à mon chagrin. J'ai rêvé que maman était vivante. Elle était hospitalisée mais en assez bonne forme. Elle était maigre mais d'une maigreur qui s'apparentait plus à sa ligne de femme de quarante ans. L'hôpital était bondé. Elle était alitée dans une salle commune. Le couloir était bondé et il fallait se hisser sur la pointe des pieds pour voir un peu plus loin. Je me suis approché de ma mère et je ne parvenais pas à m'étonner de cette résurrection car il me semblait que je n'avais jamais cru à sa mort. Et pourtant, la joie me mettait un douloureux nœud dans la gorge. Le réveil n'a pas été si décevant car il me semblait que je n'avais jamais cru en sa résurrection. Après un court moment éveillé, je me suis rendormi.

Puis j'ai à nouveau rêvé d'elle mais cette fois elle était bien morte et je me rendais sur sa tombe, déplacée au milieu d'autres tombes déplacées par des gens qui organisaient un pique-nique. Ils y avaient posé des objets et il était difficile d'y lire le nom des défunts.

Maman n'a pas encore de tombe. Seulement ce cadre de bois limite l'espace de sa demeure et les petits cailloux blancs dedans la révèle de loin. Une croix de sapin surmonte le tout avec une petite plaque de cuivre.

**27/8/04**

Deux mois sans une ligne. (Je viens d'écrire « mois » sans « s »). Lapsus révélateur ; car il s'agit bien de moi plus que de ma mère. Il s'agit de ma mort plus que de la sienne.

**27/8/04**

Mon père m'a téléphoné en Corse afin de m'informer que la tombe de maman était faite. Il en est fier et soulagé.

**25/9/2004**

Nous sommes allés, Jeanne et moi, au cimetière voir la tombe de maman. Du granit gris, un cœur découpé dans la stèle, une colombe et une croix chrétienne. Dessus, quelques kalanchoés rouges et orangers restent très fleuris malgré le soleil et la chaleur.

**22/10/04**

Nous sommes retournés au cimetière faire le tour de nos morts. Nous avons accompagné les parents de Jeanne. Nous avons acheté des kalanchoes et des cyclamens.

**28/10/04**

Retour sur la tombe de maman avec Marie qui vient passer la toussaint avec nous et papa. Quarante deux morts depuis que ma mère est morte.

**7/5/05**

il me semble que j'aie vu fondre ma mère comme une étoile de neige sous la lumière des néons où elle jaunissait progressivement. Je l'ai vu disparaître. Lâcher prise.

**20/11/06**

J'étais au téléphone avec ma mère. Jeanne, mon père et moi étions en voiture. Jeanne conduisait. La communication a été interrompue. Nous avons rappelé. Rien à faire. Nous nous sommes arrêtés devant chez ma mère, à proximité d'un porche qui nous était étranger. Nous avons garé la voiture sur le bord d'un trottoir. Juste à côté, une famille installée dans un caddy de supermarché se réveillait de sa nuit. L'homme était sur la mère. La petite fille, quelque part dans cet amalgame. Des piétons réprouvaient notre façon d'empiéter sur leur domaine. Je me suis rendu sous le porche. J'y suis resté un instant, me semble-t-il pour bricoler la voiture mais je ne me souviens pas bien. Jeanne m'aidait. Puis, je me suis retrouvé seul. J'ai traversé le porche et j'ai atteint une cour pavée de granit avec de l'herbe poussant entre les jointements. Une cour de ferme, peut-être ou bien une sorte de béguinage. J'ai regardé à droite pour rejoindre la maison de ma mère mais j'ai vu, devant moi, mon père assis dans un fauteuil, la tête dans les mains. Je m'en suis approché mais je ne comprenais pas comment il pouvait être là alors que je venais de le laisser dans la voiture. Arrivé à sa hauteur, j'ai remarqué qu'il pleurait. A côté de lui, ma mère était morte, figée dans son fauteuil, les deux bras en avant, raides et décharnés comme si elle avait voulu y poser sa tête.

Comment peut-on encore rêver que sa mère meurt alors qu'elle est morte depuis trois ans. Comment puis-je encore pleurer la mort de ma mère qui vient de mourir une seconde fois.

**10/3/07**

Je suis encore, parfois, dans un état de sidération proche de celui que j'ai connu lorsque ma mère est morte.

**5/6/2016**

Je trie les étoiles et les morts avec. Ils se manifestent en occupant la place que je leur ai attribué par une trainée d'or. Tant qu'ils ne se manifestent pas, je ne me couche pas. Mieux vaut attendre « la nuit des étoiles » pour ce rituel. Comme ça, je suis sûr de dormir...

Je viens de perdre une seconde mère. L'aurais-je jamais cru ? La mère de Jeanne. Et voilà le deuil à nouveau. Et la sidération.



## Une nuit avec mon père

Je croyais mon père invincible. J'étais conforté dans cette idée par une solide ascendance maternelle, un égoïsme protecteur comme l'acier et la preuve, déjà, à 86 ans, d'une respectable et active longévité. Je croyais mon père immortel. Et, partant, je l'étais aussi. Je voyais mon père marcheur, nageur, marcher et nager encore longtemps. Mais un cancer métastasé en a décidé autrement.

Donc, Februs est bien le mois des morts. Mais il se termine au moment où démarre la maladie de mon père qui n'a peut-être pas dit son dernier mot. Ah vioquetteries ! Février consacré à nos aînés. Jeanne et sa mère en Tunisie dans un repos total et bienfaiteur. Pierre et moi, moi vivant chez mon beau-père. Soignant, prévenant, gourmandant même parfois l'impotent qui se jette aveuglément lorsque renâcle la tête. Et mon père, simultanément que j'emmène aux urgences. Aussi tremblant qu'un vieux cheval de course, aussi farouche, amaigri et bossu. Me voilà avec deux pères. Aimants. Fatigués. Blablateux. Ah ! Tristes jours pluvieux et gris. J'attends l'automne mordoré et le goût acide des pommes talées comme les mains de mon père pour chérir enfin la mort, l'attendre devant un feu, l'amadouer pour que s'allège l'ombre de ses ailes.

Patience, patience. Des sales nouvelles, il lui en reste d'autres à apprendre, lui qu'on préserve de la vérité. Moi, je la sais. Je hais cette situation où dans son dos, le corps médical m'intronise en séraphin prescient. Ah ! Mon père si jeune qui apprend la vie devant la mort, insoupçonnée, encore en son grand âge. Quelle jeunesse ! Une femme lui court après sans cesse. Une veuve éplorée qui le harcèle, le vénère et le vénère comme on ne dit pas dans sa langue très châtiée d'institutrice surannée. Son Hélène qui tricote des chimères la nuit que mon père défait le jour. Jalouse, l'Hélène, car mon père fréquente encore. Fréquente ailleurs. Fréquente bien plus jeune, le joli cœur. L'insoupçonné. En tout bien tout honneur. Mon père, en outre, est guide de "haute montagne" pour vieux de 70 ans, les pauvres croulants. Cher père... Cher père... Tu m'épates. Ce soir, il a souhaité mourir et rejoindre sa défunte dulcinée pour qu'on lui foute la paix. Malade à peine depuis quelques jours. Ah ! L'enfant gâté. L'enfant unique. Il ne connaît pas le quart de son réel état. Cher père, ton impéritie m'épate.

Voilà, en effet, le court roman de sa santé. De son égo qu'il chérit, qu'il conserve dans la saumure des ressassements, qu'il confit quand il confie au tout venant le précieux détail de ses maux. L'angine de 1944 où il mouilla tout son lit. L'épistaxis de 1987 où on lui enfourna des kilomètres de mèches dans le nez. Et quelques



malaises vagues par ci par là tous traçant, à la bonne heure, une courbe de Gauss. Ce matin l'ange Gabriel est venu pour l'Annonciation. L'officielle. Le cancer avouable. Mon père, parturient d'un gros caillou, nourrit, en outre, un cancer de la vésicule. Ah ! Quelle bonne nouvelle, enfin. Des mots à mettre sur des maux. Mon père est soulagé. Cancer, soit, mais il sort demain et l'ablation de la vésicule dont il vient de faire l'objet est sans conteste l'élimination définitive de tous ses problèmes. "Hier, me dit-il, le ciel était bleu et mon cœur, noir ; aujourd'hui le ciel est noir et mon cœur, ensoleillé".

On le libère demain, donc, et vient chez nous en convalescence. Il savoure l'idée de la liberté retrouvée. Mais la vérité est masquée. On a caché les métastases d'un coup de balai sous le péritoine et il refuse catégoriquement de se faire opérer d'une occlusion intestinale. Outre sa propension au déni et sa faible intuition corrélative, il ne saisit pas la pertinence de la seconde opération car la chaîne d'information est, quelque part, interrompue. Et moi, hypocrite angelot, penché sur mon père, souriant, étendant au dessus de lui mes blanches ailes, je sais son destin. J'ai lu jusqu'au bout le grand livre dont il n'a pas la clé. Ange énigmatique. Mon sourire est celui du rémois. Et l'ange de Reims m'a toujours terrifié.

La vérité est la vérité de mon père. Sa négligence est sa vérité. Le pronostic médical est d'un an ou de deux. Moins si la chimio est inefficace. Mais l'important c'est sa paix, lui qui semble rasséréné par l'imminente mort. Mais de quelle imminence parle-t-on ? Je lui demande : "papa, la vie t'est-elle d'un poids si lourd que tu veuilles nous quitter ?" Il est digne et je vois ses yeux s'embuer de chaudes larmes, pas celles d'hier un peu plaintives, non des larmes de profonde mélancolie. Il me dit dans l'étranglement d'un sanglot que sans Elodie sa vie n'a plus beaucoup de sens. Cependant, depuis sept ans, il me montre qu'il se bat pour lui en donner. C'est un combat qu'il mène heure par heure. Je le vois bien les compter, les heures, et soupirer lorsqu'elles se sont égrainées, gagner du temps sur le temps lorsqu'il s'est distrait de l'ennui et chercher maladivement quelques activités susceptibles de combler sa solitude. Il bridge, il marche, il nage, il a une vie sociale mais, me dit-il encore, « une journée fait 24 heures et il m'en faut consumer 22 sans la compagnie des autres ». Se reconforte-t-il de l'idée de la mort douce qui l'attend ? Je le vois y pénétrer comme dans son lit, le soir, pour y jouir d'un sommeil peuplé du rêve de sa tendre. Ô mon père, pleure, pleure de ces larmes qui n'entament rien de ta dignité retrouvée.

Ce soir j'ai retrouvé mon père à la maison. Mais de retour dans ce contexte familial, il m'a paru bien changé depuis son hospitalisation bien que je l'aie vu quotidiennement. Il a perdu quatre kg. Il n'en fait plus que cinquante huit. Il y a un instant, je l'ai

vu se relever. Tourner dans la maison pour évacuer une gêne gastrique qui le taraude depuis que les maux se sont manifestés. Il est courbé, en veste de pyjama sur ses jambes nues et maigrettes. Sa barbe blanche lui mange le visage et les joues qu'il n'a plus. Il se tient au mur. L'idée de la maladie ne lui fait pas peur. Les manifestations de celle-ci lui détruisent le moral car elles lui rappellent sa vulnérabilité. Le sommeil est un refuge. S'il ne dort pas, il est à découvert dans la nuit qui l'angoisse. Tel que je le vois, il me semble qu'il ne lui en reste que pour quelques semaines. Mais je compte bien le retaper. L'égayer par les plaisirs de la bouche, le voir se remplumer, reconstituer sa masse musculaire et remarcher, monter quatre à quatre les marches de l'escalier comme il le faisait encore il y a à peine trois semaines. Mais l'offensive est d'envergure. Il y a tant à faire. Patience. Procédons méthodiquement.

Mais voilà l'homme, cet ascète, ce fakir, cette plume voletant évaporée par le jeûne et la mélancolie me récitant de son lit d'hôpital des tirades de Cyrano et s'enivrant de leur poétique beauté : "les feuilles ! Elles sont d'un blond vénitien. Regardez-les tomber. Comme elles tombent bien ! Dans ce trajet si court de la branche à la terre, comme elles savent mettre une beauté dernière, et malgré leur terreur de pourrir sur le sol, veulent que cette chute ait la grâce d'un vol !" Mon père... ses joues se creusent. Je vois son menton s'articuler de droite et de gauche au rythme des vers qu'il dit parfois dans un étranglement d'émotion. Je suis au pied du lit et son nez est grand et aussi son front. Ses yeux bleus regardent le plafond et s'embuent de chaleureuses larmes. Toi aussi, papa, lui dis-je, avant que d'atteindre le sol tu fais en sorte que la chute ait la grâce d'un vol...

Je me souviens que pour l'aider à se coucher, il y a quelques jours, je lui prenais l'épaule et ne sentais plus sous mes doigts que les os pointus saillant sous sa peau. Il s'étendait, pleurait sur la vacance de son corps meurtri de douleurs et de hoquets. "Dormir... dormir... dormir..." répétait-il. Il se recroquevillait. Me serrait la main. Tentait de s'oublier dans un sommeil d'épuisement. C'était la semaine dernière, lorsque nous avons cru qu'il pourrait prendre une convalescence à la maison. Mais de jour en jour, son état s'est dégradé. Il boudait les plats qu'il avait lui-même commandés, s'en voulait de n'y avoir point touché malgré le soin consciencieux que nous mettions à les préparer. D'abord, il a mangé un peu, puis il n'a plus mangé, puis il a vomi ce qu'il ne mangeait pas. Nous l'avons ramené à la clinique pour le perfuser. En attendant la voiture, courbé dans ses trois quarts à la Tati et chapeauté de son Trilby, je l'ai vu s'asseoir ou il pouvait, sur un plot de trottoir et hoqueter dans le caniveau une improbable bile tenant à ses lèvres encore par un fil qu'il tentait de couper de son mouchoir. Ô mon père, souffrance de ta souffrance, si digne dans ce que tu penses être de l'indignité. J'ai vu

tes jambes maigres comme celles d'un faon. Ton sexe pendre pour la première fois de ma vie sous ta chasuble de patient et j'ai taillé ta barbe et caressé ta peau.

Hier, on l'a réopéré. D'une occlusion franche que la cortisone n'a pas atténuée. Il a fallu couper l'intestin et raccorder les morceaux afin de permettre au transit de reprendre. Il est en réanimation. Je l'ai vu ce soir dans un éblouissant teint, organiser déjà pour les vieux de son âge quelques prochains voyages dans le pays niçois.

En effet, mon père est assis sur son lit. Il n'a pas mangé depuis une semaine. La perfusion le nourrit. Mon père est frugal. Mon père jeûne. Mon père est branché de partout et des tuyaux qui lui sortent du corps, s'écoulent des fluides. Mon père se purge. Et de cette grande lessive, il ressortira aussi lisse que le galet d'une eau vive. Il a retrouvé sa voix et son tonus. Il parle, il parle. Lorsque j'arrive, le moniteur marque 65 pulsations par minutes et sa tension est à 13/9. Lorsque je repars et qu'il s'est un peu excité par la narration, dans le menu, de sa journée, par l'évocation de son combat ou par la remémoration de la rafle du Vel d'hiv, son cœur est à 85 pulsations par minute. Je suis assis sur son lit et nous parlons ensemble plus que nous n'avons jamais parlé en toute une vie. Et même, je lui demande de me raconter son commerce avec la mort. Mais si dans les moments les plus difficiles il a émis le désir de mourir, son corps se défend de cette fatalité. Mon père ne souffre plus. Il ne gargouille plus. Il est paisible et son regard clair est luisant comme l'eau vive qui le régénère. "Avez-vous pété", lui demande le chirurgien. "Point encore, lui dit mon père, mais je ne manquerai pas de vous le faire savoir". Ah ! L'enjeu est puissant. Cet après midi, il s'est assis. Puis je l'ai embrassé et je lui ai pris la main. Je l'ai sentie fraîche et je lui ai couverte du drap. Je l'ai regardé avant de fermer la porte de la chambre et ses yeux fuyaient un peu comme s'il refusait de me voir partir. Chaque soir m'effleure la peur de ne pas le revoir.

Mais non car voilà justement le père qui revient. Ce matin. Sorti enfin de la clinique après que le transit soit revenu et l'alimentation progressive. Il est maigre. Perdu une dizaine de kilos. Mon père est un vieillard auquel Pierre n'a plus rien à envier. Dans la course à la mort, mon père le coiffe sur le poteau.

Il ne compte cependant pas en rester là. Ainsi, la vie suit son cours et pas la mort. Il renaît. Il s'applique à ne pas mourir. Avec courage, avec un soin de bon élève, avec méthode. Après vingt jours de convalescence, il a repris presque trois des dix kilos qu'il avait perdus. Il remange normalement, avec appétit. Il commence à sortir et à remarquer. Il a retrouvé sa voix qui avait disparu dans un filet voilé. A le voir, il semble que la maladie est derrière. Or, elle est

toujours là. Tapie. Sournoise. Ça je le sais. Lui, non. Mais son corps me fait accroire tous les miracles. Et demain est un autre jour.

Depuis qu'il vit à la maison, chaque soir est le même rituel. A 22h22, il quitte la télévision même si le programme qu'il regarde n'est pas terminé. Dans sa robe de chambre de soie noire, il se déplie. Il marche un peu courbé. Ses cheveux sont en bataille à cause du coussin qu'il a mis sous sa tête dans le canapé où il est resté allongé. Il traîne un peu la savate. Des mules noires que je lui ai toujours vues aux pieds. Il se dirige vers la salle de bain. Là, il va se laver les dents. Il va se peser. Puis il va venir me voir tandis que je travaille sur mon ordinateur pour que j'inscrive son nouveau poids et pour surveiller l'évolution et la pente de sa courbe. Je l'entends venir. Frrrt ! Frrt ! Les mules noires. J'ai déjà ouvert Excel. Il m'annonce son poids d'un ton victorieux lorsqu'il a pris 300 grammes d'un jour sur l'autre et il est prêt à déduire un forfait de 150 grammes de selles non faites pour dire que, tout de même, nonobstant ce coup de canif dans le contrat, la prise de poids est significative. C'est moi qui ai induit ce rite de la pesée. Il y a volontiers souscrit mais il se plait à dire avec une certaine fierté qu'il obéit scrupuleusement à mon intransigeance. Tous les soirs, après 22h22, Frrrt ! Frrrt ! Il vient. Scrupuleux, obéissant. Je rentre les données. Il attend de voir la courbe se dessiner devant ses yeux, belle courbe rouge, croissante, 11% de pente au bas mot. Chaque soir elle s'allonge. Et plus elle s'étoffe, plus elle raconte de drames et de victoires autrement plus significatifs que l'angine de 1944. Puis il repart. Il s'allonge de nouveau sur le canapé et attend 23h23 pour se coucher.

A la cinquième semaine de convalescence, il recouvre progressivement son apparence normale. Sa marche est plus assurée. Sa voix est ferme. Son surpuissant égo est plus fort que la mort et le tire d'un enlèvement qui paraissait fatal. Ah ! Le bienheureux autiste, chassant du monde extérieur les turbulences qui pourraient compromettre la focalisation de ses forces contre la maladie. Le repas est emblématique de cette hyper concentration. Par exemple, il est plongé dans son assiette à potage. Courbé. Dedans. Le chemin est court entre la surface de la soupe et la bouche. Il l'avale presque bouillante mais il la refroidit à chaque cuillerée avec de grands slurps ! qui mélangent l'air ambiant au liquide dont il se délecte de la chaleur à laquelle il attribue des vertus curatives. Pas un œil levé. Pas un mot. Pas une attention aux convives qui ne sont plus, à cet instant, que des commensaux. Chaque gorgée est un soin. Et lorsqu'il a terminé, il repousse l'assiette, s'essuie la moustache et dit : "Ah ! Ça c'est le meilleur médicament". Puis il rote car s'il masquait à peine cette éructation lors qu'il était du monde des gens bien-comme-il-faut, il est encore du monde des malades et s'autorise toutes les libertés susceptibles de l'en sortir. Déjà, il ne pète plus. Enfin, moins.

Car il s'est toujours accordé cette licence sous couvert d'un ponctuel relâchement dédramatisé par une indifférence éhontée. Viennent ensuite les autres plats. Là, il se venge des jours de souffrance où il ne pouvait plus rien avaler. Il se ferme à nouveau. Il dévore. Il est sonore. Exaspérant. Il triture, dépèce, ratiocine, nettoie, suce. A la fin, l'os est lisse. Tu peux, petit, le porter comme ça à ton prof de science nat'. Vient le fromage. Accompagné d'un demi-verre de vin. Avec lequel il se rince la bouche. Et l'orange ou le pamplemousse qu'il exprime contre les dents jusqu'à l'écorce. C'est la guerre. Et on ne fignole pas.

Ainsi se poursuivent les jours cafardeux où nous vivons au rythme que mon père à la puissance de leur imprimer. Tu crois que tu diriges les choses mais lui est plus fort. Il se lève, commence par regarder sa montre, constate que quelle que soit l'heure indiquée par le cadran, c'est une bonne heure. Bonne heure pour quoi faire ? Je n'ai pas la réponse mais c'est une bonne heure car il suffit que cinq minutes soient passées depuis la précédente lecture pour que l'heure soit bonne. En somme, l'heure n'est bonne que parce qu'elle avance. Elle n'est perçue que dans sa dynamique. Et le chemin est long, long, rythmé des habitudes immuables qui scandent la journée : petit déjeuner, mots croisés, gymnastique, un...deux... sur le canapé, destinée à se relever de la chienlit gastrique, toilette, mots croisés, déjeuner, sieste, sortie avec son fils qu'il attend implicitement sans rien lui demander mais, mais, mais, mais... plus fort encore, il lui fait savoir par le silence, la forces d'inertie, l'impatience contenue et la laisse dans la bouche. Ah ! La sortie. Un tour de quartier sans un mot ni de l'un ni de l'autre ou des mots communs. Pas un écart de langage mais pas non plus un écart dans le rituel de nos *péripatéticienneries*. Juste un bar où nous pourrions nous asseoir, prendre le soleil et un café. Non, car il n'y pense pas. Et si j'y pense, non, car l'heure n'est pas bonne à ça. Retour à la maison. Avant d'autres mots croisés. Quelques énigmes posées par un sphinx, sentinelle plantée devant le royaume des morts avant que d'y pénétrer.

Le dimanche matin, mon père est à la messe. Et comme d'abord il ne peut se déplacer jusqu'à Notre Dame, il y assiste à la télévision. Il est allongé sur le canapé qu'il a d'ailleurs annexé. Le volume sonore du téléviseur est élevé car il devient sourd. Et de mon bureau, j'assiste nécessairement à l'office. Je ne sais pas, à cet instant, quelle est sa relation avec Dieu. Je ne l'ai jamais sue. Je sais qu'il honore une promesse faite au Divin il y a 40 ans à laquelle il n'a jamais manqué. Promesse de se rendre à la messe si le Seigneur l'exauçait dans sa recherche d'un appartement à l'époque de la crise du logement. C'était dans les années cinquante. Vœu exaucé. Promesse tenue. Mais il me semble parfois qu'il prépare sa mort. Que je le regarde assister

à son propre enterrement, lui qui a déjà, sur le canapé, adopté la position du gisant. Alors, j'entends planer l'oraison monotone du curé et monter le chœur des fidèles et se dérouler inexorablement le rite dont je me remémore la liturgie des dimanches de mon enfance.

Parfois je l'accompagne chez lui passer un moment. Nous y allons à pied. Il mesure ainsi ses progrès. Je lui arrose ses fleurs. Pendant ce temps, il dépouille son courrier et il vide la mémoire de son téléphone. Tandis que je suis en train de m'occuper d'un lierre rachitique, je lui conseille de le couper au ras pour lui redonner de la vigueur. Mais il préfère le jeter car il ne s'intéresse qu'à celles qui lui embellissent la maison. Et moi, cesserai-je un jour, papa, de t'arroser ?

Bientôt, il n'a plus besoin de moi pour rentrer faire ses affaires et dépouiller son courrier. Il est capable de passer une journée en totale autonomie. Simplement, il rentre le soir au bercail car il a peur encore de se retrouver seul face à une offensive de la maladie. Hélène, son amoureuse, vient le voir souvent. Elle nous a demandé l'autorisation de visiter mon père à la maison. Elle me vouvoie et elle m'appelle monsieur. Sa politesse est excessive et m'exaspère. Elle lui apporte des petits gâteaux. Parfois c'est lui qui l'emmène prendre le thé dehors alors, les petits gâteaux nous échoient. Elle nous fait beaucoup de compliments sur l'attention que nous portons à mon père. Elle me dit que je suis beau et que je ressemble à ma mère. Je la soupçonne de me flatter et elle me redit qu'elle aime beaucoup mon père et j'ai envie de lui demander si mon père est un bon coup. Elle lui parle des après midi entiers. Il n'écoute que d'une oreille. Mais elle est tellement à ses pieds qu'il la congédie sans ambages sous couvert d'une soudaine fatigue. Parfois, il invite des brideurs à la maison. Jeanne leur prépare des gâteaux mais ils ne les mangent pas parce qu'un brideur, ça bride.

A la septième semaine de présence de mon père à nos côtés, il est à sa seconde séance de chimio. Bien que ses effets indésirables soient mineurs, il s'en plaint au point de vouloir tout arrêter. De toute façon, le marqueur sanguin du cancer reste très élevé ce qui permet de douter de l'efficacité du protocole. J'essaye de le convaincre de poursuivre en arguant qu'il est trop tôt pour se prononcer. Il compte rentrer chez lui autour du 15 mai c'est à dire juste avant que les filles ne viennent le voir. Il souhaite renouer avec sa vie antérieure. Il en a aujourd'hui les capacités physiques. Et nous serons un peu soulagés car cette attention de tous les instants que nous lui portons et que nous portons simultanément aux parents de Jeanne et à son oncle dont l'état de santé se dégrade assez vite, commence à nous fatiguer un peu.

Un samedi, mon père est parti. Nous avons retrouvé notre intimité. Un certain goût de liberté dont nous avons immédiatement profité. Je l'ai accompagné puis je l'ai laissé pour une nouvelle vie. Une renaissance. Un envol, à 86 ans. Je suis heureux de le voir à nouveau dans ses meubles. Lorsque nous avons laissé sa maison il y a trois mois pour les urgences, je me demandais s'il la reverrait un jour et moi si j'y reverrais mon père vaquer d'une pièce l'autre avec cette énergie qui l'avait, alors, quitté. Machinalement, il est monté par l'escalier et s'est surpris lui-même d'avoir pu le faire.

Nouvellement mariés, si je puis dire, Jeanne et moi sommes partis profiter de la nuit des musées. Le soir était doux. Pas excessivement chaud. Le ciel couvert et menaçant. Quelques toiles de Van Dongen, de Bonnard, de Bruegel, de Raoul Dufy ; quelques notes de musique moelleuses grâce à un trio, violoncelle, violon et piano ; quelques femmes aux épaules nues et des notes de tête dégoulinant de châles vaporeux. Nous avons mangé au restaurant dans le vieux Nice, dehors, dans une ruelle vivante. Et puis nous sommes allés voir un autre musée sur la terrasse duquel nous avons assisté à l'allumage du "mur de feu" de Klein. Plus de 300 brûleurs placés verticalement le long d'un mur, allumés en même temps et donnant des flammes aussi belles que des anémones de mer, animées toutes ensemble par des courants d'air, aux tentacules terminées par des langues de feu orangées. Voici les premières sensations d'été. La ville et ses lumières. Les collines toutes autour et l'air venant animer cette œuvre chaude à nos visages et infiniment renouvelée. Puis, pour ne pas rentrer encore, nous sommes allés boire un café au café du théâtre de Nice. Assis dans un gros canapé rouge, nous avons regardé manger ceux qui s'attardaient encore aux tables du restaurant.

Mais mon père n'aura tenu que trois semaines. Le temps de recevoir mes sœurs et de leur montrer combien sa renaissance est éclatante. De les avoir presque pour lui tout seul, de leur présenter, séparément, ses soupirantes, de les emmener manger au Blue Beach sous un éclatant soleil, de les guider dans Nice qu'il est fier de connaître comme sa poche lui, le parisien, qui chante « Nissa la Bella » dans les fêtes officielles de la municipalité.

Mon père n'aura tenu que trois semaines. Il rechute. C'est une nouvelle occlusion. Je sais qu'il va falloir le réopérer. Je sais qu'il se remettra lentement. Je sais qu'il se remettra moins bien qu'il ne s'est remis. Je sais qu'on le réopèrera. Je sais que, dans le meilleur des cas, il mourra pendant l'opération. Ou qu'il survivra parce que sa résistance cette fois, au lieu de le servir, le maintiendra dans cette asymptote du délitement. Dix semaines de travail s'effondrent au cours desquels il avait retrouvé sa superbe et son autisme. A

nouveau, sa souffrance nous le rend plus proche. Mais moi, finalement, je le préfère lointain.

A peine opéré de sa seconde occlusion, il commence à se remettre. Il nous refait le coup du phénix. Il est assis dans son fauteuil. Il a déjà quitté le lit. Il est encore branché de toute part, il gesticule, surexcité par la morphine, toujours dans la confusion de l'anesthésie. Il dresse des plans, téléphone partout, lance des projets. Echevelé. Il a des bulles qui lui tournent autour de la tête, des hallucinations qui lui courent devant les yeux. Sa voix est ferme mais il zozote un peu car il n'a pas encore mis son dentier du bas et le trou que lui font les dents manquantes le rendent plus inquiétant, hagard. Mon père n'est pas pathétique et je ne compatissais pas. Tant mieux.

Maintenant, il sait. Sa décision d'arrêter la chimio ne pouvait être prise qu'en connaissance de cause. Le chirurgien et moi l'avons, avant l'opération, éclairé sur sa situation. Cancer primaire de la vésicule biliaire, ça il savait, et carcinose du péritoine. Il prend la nouvelle en pleine poire mais il ne laisse rien paraître. Simplement, on devine, en le regardant, le chemin que prend la réflexion bloquée jusque là par le chaînon d'information manquant. Son visage s'éclaire d'une compréhension rétrospective. D'abord, il dit qu'il va réfléchir. Là, on se dit qu'il provoque. Qu'il se venge de nos cachotteries. On se dit qu'il va poursuivre le protocole et que sa résistance est une ultime fanfaronnade, une forfanterie, un bouquet final de mauvaise humeur. Mais il subordonne son accord à l'innocuité du protocole. Autant dire qu'il refuse car les effets indésirables sont inéluctables. Ah ! mon père, quel pouvoir du déni ! Je me souviens de l'époque où tu fuyais la maison lorsque ma mère n'était encore, à l'époque, qu'une malade imaginaire. Ainsi, papa, te fuirais-tu qu'il soit si difficile de te faire rebrousser chemin ? La puissance du déni. Voilà bien une donnée probablement universelle qui rend difficile le respect de la liberté de décider chez le patient dont le libre arbitre s'obscurcit avec l'ampleur de la tragédie que l'inconscient subodore. Mais peut-être me trompé-je. Car sa propension au plaisir est si puissante qu'il préfère la douceur de la mort à la douleur de la maladie ou à la rudesse du traitement. Mon père aimait tant les chats et le rond qu'ils font avec leur corps où ils s'enfouissent, alanguis, pure volupté.

Fête des pères. Retour au restaurant. Beaux parents. Mon père est absent cette fois. Mon beau-père égal à lui même. Blablateux, baveux, bavant, recroquevillé sur lui même. Bouffé par le parkinson. Mais toujours là, accroché à sa canne noire, arc-bouté sur ses jambes qui refusent de lui obéir. Le corps tendu dans un effort démesuré pour rester debout. Dans la course à la mort, à nouveau, Pierre coiffe mon père sur le poteau. Tandis que j'ai encore le souvenir de la



noblesse dudit, il y a à peine quinze jours, pour la fête des mères où Lucette l'avait convié, dans son costume de flanelle, sa barbe blanche et son bronzage estival. Droit comme un i. Son bleu regard fixant l'horizon et le sourire du vainqueur aux lèvres.

Finalement, le voyageur a pris quelques raccourcis pour atteindre l'autre rive. Hier, son chirurgien et moi avons redonné au chemin les balises originelles. Point de détours ni de tergiversations. Ni haltes, ni contrôles d'identité. Juste un petit chemin de campagne et l'air pur étourdissant nuancé de quelques opiacées. Comme toi mon père, finalement, j'abandonne ce lierre à son triste sort. Avant hier soir, mon père m'a donné dans un souffle les dernières consignes. Hier, il avait perdu la raison. Ce matin, il ne m'a même pas calculé. Son grand regard bleu est fixé au plafond où il voit, subjugué, défiler les images de ses propres hallucinations. Il tend les mains et tente d'attraper des objets qui volettent. Ses doigts pétrissent le drap et sa chemise avec méticulosité. Ses gestes ont perdu la coordination. Il s'accroche au triangle de traction et découvre, ahuri, le fil de la sonnette enroulé autour qu'il malaxe avidement et interminablement. Mon père a bouclé la boucle. Sous sa chemise qu'il soulève, il y a la couche et ses cuisses qui s'agitent. Son thorax est étroit et le ventre gonflé, enserré dans une large bande et ça gargouille là dedans et il a des rots mouillés qui lui coulent épais et noirs par les commissures car c'est la mort qui lui donne le sein.

Et quel raccourci ! Mon père n'a pas tenu deux jours après notre décision de lui couper les vivres. Mais que la nuit fut longue et le chemin pénible pour pénétrer dans le royaume des morts. Mon dieu, c'est le Styx qu'il emprunte ! Où l'emmené-je ? Moi, je voyais les derniers instants comme un glissement. J'avais en moi l'image de l'ancien, entouré de ses enfants qui part dans la paix du Christ, son devoir accompli. Combien de maitresses ont barré la barque infernale ? Je l'ai vu sourire dans son délire, tirer de très loin une main à ses lèvres et l'embrasser dans une brûlante et délectable passion. Pas une fois il n'a prononcé, ces derniers jours, le prénom de ma mère qu'il a pourtant adorée sur l'autel d'une étagère régulièrement fleurie. Ah ! Papa, contre qui te bats-tu ? Ça lui bouillonne dans la tête des rêves dont la puissance d'évocation est telle qu'on en voit presque l'hologramme s'afficher dans l'espace. Hier, il émettait encore des paroles intelligibles, bien que pour nous incohérentes, dans la narration de ses visions. Puis il a mangé les mots, il les a tellement rognés qu'il ne lui sortait plus de la bouche que des galets ronds justes nuancés en taille et en couleur, puis un théâtre de paroles sans mots avec l'intonation pour nous dire le registre. Mon père, si peu bavard toute sa vie, nous fait un festival. Outre les eaux noires du fleuve, il se noie dans les mots mais, alors qu'il les articulait, il ne me semblait pas y découvrir d'autres

contenus que la transposition onirique de ses habituelles contingences.

A l'étage, il y a une douzaine de malades. Mon père est le seul moribond. Chambre 305. Deux infirmières. Deux aides soignantes. Des blouses vertes. Des blouses bleues. Pas de roses. Le ménage se fait le jour. Il n'y a plus, dans la clinique, aucune activité. Juste mon père dont je ne sais pas s'il se bat contre la mort ou contre la vie. Le silence règne. J'ai mis la télévision pour regarder le seconde mi-temps du match Espagne-Allemagne et pour me rassurer un peu au son, maintenant familier, des vuvuzelas. La fenêtre est ouverte et donne sur la ville. Le quartier est aéré. C'est celui de l'église russe. Le jour sombre. Des martinets ou des hirondelles sifflent dans l'air chaud et tirent une course vive avec des piqués vertigineux et des rétablissements acrobatiques.

Ce soir, mon père respire plus vite. Ses yeux sont encore ouverts mais ils se révulsent parfois. Il fixe toujours le plafond qui semble l'intéresser plus que moi. Outre la dégradation mentale patente, c'est la première fois que je vois, chez lui, l'amorce d'un processus que j'interprète comme fatal. J'ai installé une chaise à côté de lui. La barrière a été montée car la veille, il s'était levé pour aller uriner malgré la sonde et d'autres branchements que mon père dédaignait car constituant le signe extérieur de l'acharnement thérapeutique. Sa cicatrice s'était alors rouverte. A travers la barrière, je prends sa main. Je lui caresse le bras. Je regarde un peu le match. Je m'approche quand il parle mais je distingue mal ce qu'il dit. Je me demande si je ne suis pas indigne de suivre le foot tandis que mon père est en train de mourir. Mais ce n'est pas en ces termes que doit se poser la question. J'ai accepté son imminente mort. Mon seul souci est de la lui rendre plus douce et à moi aussi. Après la mort, je sais maintenant qu'il peut y avoir la joie lorsque l'être s'est accompli dans un acte de grâce et de cordial entretien, par le truchement de mon père, avec la mort. J'ai posé ma main sur son thorax et j'ai chanté, cherchant au fond de moi la fréquence la plus grave que j'ai senti me parcourir puis, par le canal de mon bras, parcourir mon père et ainsi durant de longues minutes coulaient de moi à lui d'apaisantes vibrations qui me semblaient calmer son agitation.

Vaque. Tourne. Gesticule. A quoi puis-je t'être utile, papa ? Tout son corps perle. Il mouille son lit. Je l'éponge. J'avais laissé rentrer la nuit mais aussi la chaleur. La climatisation est impuissante. Sur son grand front, de la rosée ; sur ses épaules, des rivières suivent le relief de sa peau et remplissent le creux de sa clavicule. Toute l'eau sort de cette terre comme un dernier baroud et je me demande comment elle peut sourdre avec abondance d'un corps qui se meurt. Je lui souffle sur le visage et ses cheveux blancs essuient cette

bourrasque. Mais mon père ne bouge pas. Je lui souffle dans le nez comme je le faisais pour mes enfants. Mais mon père ne suffoque pas. Ou plutôt, il suffoque tant déjà. Sa respiration s'est cassée. Elle s'est déconnectée du système. Elle est en roue libre. On dirait qu'elle n'est plus entretenue que par quelques réserves qui vont en s'épuisant. Il n'y a plus l'onctueuse ondulation qui des épaules, de la poitrine et du ventre nourrissait tout l'être à chaque goulée d'air prise pendant le profond sommeil. Le ventre n'est plus qu'un automate qui monte et qui descend. D'abord, il ronfle à chaque inspiration. Plus tard, il geint. Enfin, sa respiration n'est plus qu'un claquement.

Parfois, mon père ouvre les yeux. Il tente de redresser son corps endolori par les escarres et je l'aide à changer de position. De temps en temps, rentre une infirmière. Je connais bien celles de jour qui me délivrent fièrement les confidences de mon père. Je découvre celles de nuit et à son chevet, elles me parlent d'elles. Quand elles s'adressent à lui, elles haussent la voix pour le sortir de la torpeur et elles lui expliquent le but de la manœuvre. Il ouvre les yeux. Il fronce les sourcils pour appréhender le message. Puis il leur offre un sourire mi résigné, mi enjôleur l'air de dire "faites, faites..."

Je m'étonne cependant de l'aisance où je suis et même de mon détachement très clinique. J'assure mais je préférerais faillir. Ô mon père, dans quel registre suis-je du fils exemplaire ou du pénitent dadais qu'il me semble toujours avoir été. Je sais, par exemple, lorsqu'il tousse, que sa toux va se terminer dans un gargarisme de bile noire avant qu'elle ne s'écoule de ses lèvres. Il le sait aussi car il cherche désespérément un mouchoir pour ne rien tacher. Sa dignité et la charge qu'il croyait constituer furent les ultimes préoccupations d'un homme resté exigeant malgré les fuites de sa raison. Je lui tends donc le haricot. Je l'essuie. Il s'essuie. Je lui « brumise » la bouche et les dents noircies par cette encre verdâtre. Il me fait un signe de tête pour me dire que ça va. Parfois, je lui prends le pouls. Il est à cent pulsations minute. Pour lui, c'est un rythme élevé. Il entame une longue marche. La pente est sérieuse. Mon père fait son premier et dernier marathon. Douze heures de traversée d'autant plus éprouvantes que la rive opposée n'est pas perceptible.

J'aime le corps de mon père que de ma vie je n'ai touché. Juste une vague accolade pour se saluer, le dur contact de nos pileuses pommettes et le parfum douxereux d'une éternelle eau de toilette qui provoquait chez moi un sentiment de répulsion. Je l'ai coiffé, je l'ai rasé et nulle autre fois je n'ai senti une telle proximité de nos visages. J'ai taillé sa barbe mais je l'ai caressée aussi. J'en ai senti la dureté et le poivre et le sel me couler des doigts. Il se laissait faire, tendait le menton, tirait sur la peau de son cou que j'oignais ensuite d'un baume adoucissant. Je l'ai mis sur le siège et je l'ai lavé. Je lui ai

massé ses longues jambes à l'huile de menthe. Les muscles fondus de ses mollets roulaient sous mes doigts et c'est la peau que je pétrissais. Mais il a les jambes belles encore, longues et fuselées. Et ses mains. Et mes mains qu'il a prises dans les siennes. Et ses mains plus jeunes encore que les miennes. Plus lisses, plus longues, plus douces. Elles ont justes quelques tavelures. Et ses ongles soignés, impeccables. Mon père me regarde. Il me sourit. Quelques éclairs de lucidité lui redonnent au visage l'identité qu'il perdait dans les brumes d'un nuage asphyxiant. Ô mon père, veux-tu que je t'accompagne ? Mais jusqu'où le pourrai-je ? Quand te lâcherai-je la main pour atteindre la rive que cette fois tu verras ? Mon père me regarde. Il sourit et me tend les bras. Je le prends dans les miens et il me dit pour la première fois « mon Hervé ». Longue nuit. Je te vois, haletant. Froncer les sourcils et vivre sous ce front tant de drames que j'en veux à la mort, encore, de t'épargner.

"Ce n'est pas le moment" me dit péremptoirement une aide soignante nord africaine aux beaux et longs cheveux gris, scrupuleusement attentive aux décisions du Divin. Et comme je vois le tirage s'accroître dans la gorge de mon père, les salières du cou se creuser et le ventre chercher l'air, on lui apporte l'oxygène. Deux tubes dans le nez qu'on appelle des lunettes. Mais mon père à la bouche ouverte et ne tire qu'une partie de l'air qu'on lui insuffle. Plus tard, on lui met le masque. Qu'il n'a de cesse de vouloir retirer. Que je n'ai de cesse de lui remettre en me battant avec ses mains qui ont la force de repousser les miennes. Et je lui parle pour lui dire le bienfait de cet oxygène qu'il a tant aimé humer dans les hauteurs de la montagne. Il me regarde à travers son masque et je ne sais si c'est de lui ou de moi dont il a pitié. Et puis il a posé ses mains, croisées sur son ventre et elles n'ont plus bougé.

L'infirmière et moi regardons le spectacle de la mort de mon père. Nous sommes à son chevet. J'ai besoin d'elle pour qu'elle adoucisse sa fin. Mais elle reste un peu près de moi, je crois, pour adoucir la fin de ma nuit. Je lis sur son visage l'impuissance et la compassion. Je cherche dans sa vie d'autres expériences d'agonies mais elle n'en a pas tant que ça. Je me rends compte que peut-être elle a besoin, elle aussi, devant le spectacle de mon père, de mon soutien à moi.

Le reste du temps, nous sommes seuls, lui et moi. De deux à cinq heures, pas un mouvement, pas un soin, pas un bruit. Mon père tousse puis il vomit. Je m'arrange entre les mouchoirs que j'épuise et le haricot. Je suis obligé de lui enlever le masque pour lui nettoyer la bouche. Je mets du temps à le lui remettre car je m'empêtré dans les fils. Pas une seconde il m'est venu à l'idée d'appeler à la rescousse le personnel hospitalier.

Lorsque j'ai épuisé les programmes de télévision, je me suis mis à lire. J'avais apporté Giono, mon ami. Les nouvelles de « Faust au village ». Ô, rassérénant compagnon de mes jours et de mes insomnies. Assis à côté de mon père, je lui tiens une main. De l'autre, le livre. Il me semble que je prie. Que je délivre l'extrême onction à mon père. Mais outre la position qui rappelle, pour celui qui regarde la scène, la délivrance des derniers sacrements, c'est le chant du verbe de Jean Giono, ses bucoliques et la grâce de son paganisme qui lui font le plus émouvant pardon. Le jour se lève. Mon père s'est battu dans la montagne comme la chèvre de Monsieur Seguin. Et le loup, comme dans le conte, ne lui a pas laissé beaucoup de chance. Papa ne verra pas l'aube et je me souviens, lorsque ma mère est morte, ma plus grande douleur était qu'elle ne voie plus, à chaque jour nouveau, le lever du soleil. Maintenant mon père ne bouge plus. Il ne ronfle pas. Il ne geint plus. Il couine. Il claque. L'air ne passe plus. Je peux relâcher ma surveillance mais le bruit de sa respiration m'obsède et aussi son visage jaunissant. Je me demande si je vais tenir car je suppose que j'emporterai dans mes rêves ces images de mon père qui me subjuguent. Accoudé à la fenêtre, je regarde se lever la ville. J'ai bouché mes oreilles tant cette respiration me fait mal. Vers huit heures trente, une aide soignante apporte à mon père le petit déjeuner dont il n'a plus besoin. Elle me l'offre et je le prends avec plaisir car outre la faim qui me tenaille, le café de la nuit me bouleverse l'estomac. Je mange, et même je redemande du pain. Je mange devant mon père qui se meurt. Le mort saisit le vif. Le mort me saisit. Papa, je suis toi.

Il est neuf heures. Je regarde mon père. Il ne respire plus. L'instant fatal me pétrifie. Il a le masque de la mort qui me saisit tant il me semble qu'il s'est dérobé comme on le fait subrepticement derrière une porte. A peine tourné le dos quelques secondes. Il a tiré sa révérence. Discrètement. Je fonds en larmes, Ô larmes profondes et délectables, larmes de soulagement car l'agonie fut longue, larmes de pitié car mon père est évincé du monde et larmes d'épuisement. Enfin, mon père est libéré. Je m'approche de lui et lui caresse le front. A cet instant, il inspire brutalement une goulée d'air, courte, mécanique, vaine. Puis, il se met à nouveau en pause respiratoire. Je surveille son cou et je vois sa jugulaire qui bat encore un peu. Dou ! Doum ! Doum ! Doum ! Lentement. Dernières pulsations depuis les premières d'un certain 11 février 1924. Il atteint probablement l'autre rive et l'homme que je vois n'est qu'une mue. Il prend encore quelques goulées, de plus en plus espacées. Enfin, il n'en prend plus. Et sa jugulaire s'éteint. Je le prends dans mes bras. Et mes larmes sont abondantes. Je dois avoir cinq ans et j'appelle mon papa. Pour la première fois je l'appelle « mon papa ». Mais ça, lui, il ne l'entendra pas...

## Les fleurs du sureau

Après le deuil, il y a le deuil. Et l'autre tristesse, lancinante ou fulgurante, qui s'installe après les premières larmes, qui dure tout le temps qu'il faut, un long temps, qui dure après qu'au deuil se succèdent tous les autres deuils que la dernière sidération aura recouvert d'amnésie.

Parfois même, il y a le bonheur. Il y avait, ce jour là, la douceur du printemps et le temps qui précéda la cérémonie funéraire était à la sérénité des choses qui s'accomplissent. La fenêtre était ouverte sur le Monte d'Oro au sommet duquel quelques langues neigeuses traînaient encore. Des brumes bleutées l'entouraient. Des martinets sifflaient volant à toute allure et du jardin montait le parfum du sureau, sur<sup>1</sup> et sucré aux notes de miel et de céleri. A son pied, des petites fleurs blanches collées par la pluie faisaient comme des étoiles constellant les lauzes noires de la dalle telle une nuit luisant à mes pieds. Des liserés d'eau transpercés par les rayons du soleil étincelaient dans le coin de mon œil comme des météores et je cherchais déjà, ainsi que je l'ai fait pour mes morts, un signe de Mina. Impatient ! Laisse murir au fond de toi autant que dans ce ciel cette mort que plus tard tu accueilleras dans la joie de ton cœur.

Je me souviens qu'elle cherchait à fuir l'espace de son lit comme si son corps lui fût pénible à supporter et se tournant vers moi, elle bloquait sa tête contre la barrière préférant la rigueur de ce rempart à la mollesse de l'oreiller. Là, le front collé contre la tubulure, elle me tendait sa main et je la prenais dans la mienne. Elle était douce encore et sans ride, et blanche comme la peau de son corps et ses ongles longs terminait ce potelé de nacre. Elle se racontait encore un peu, puisant dans la vieille mémoire des histoires tant de fois évoquées toutes parfumées par le vent de Tanger.

Elle était épuisée mais non agonisant. Elle était malade mais non incurable. Elle était souffrante en somme, pas plus pas moins que nos corps soumis aujourd'hui aux affres de sa mort, tout criant de douleurs et pleurant de fatigue, rompus le soir et vaincus par le profond sommeil, perméables à tous les funestes hasards. Elle était fiévreuse, sans autre symptôme et, à note insu, son corps se vidait de sa vie. Elle avait quitté sa maison comme pour une course anodine, suspendu sa routine comme des cadres aux murs. Toutes les choses de sa maison, tapies dans l'ombre des volets clos, n'attendaient plus que son retour pour prendre des couleurs. Elle aurait réinvesti ses lieux dans les sonorités discrètes de son quotidien. D'un téléphone, l'autre, d'une télé, l'autre, d'une terrasse, l'autre.

---

<sup>1</sup> Sur : acide, aigrelet dans la langue picarde (NDE).

La table était mise et toutes les fleurs de la nappe provençale donnaient sur le canton, ajoutant au printemps d'autres fleurs et d'autres nuances de vert que celles des chênes cendrés et des châtaigniers tendres qui remontaient le vallon jusqu'à Saint André. Le couvert dressé l'émaillait tout autour et elle offrait sa joie comme une bouche ronde à la montagne qui accompagnait, de loin en loin le moteur d'une voiture montant pour la cérémonie. Je l'entendais cueillir au détour d'un virage son ronflement, le reposer dans le creux de l'ombrée et ainsi de suite jusqu'en contrebas du village où s'épanouit enfin son pénible rôle avant d'être avalée par le grand tournant que couvrait le refuge.

Maurice était là, Alain et Marthe. Tous les trois, dans leur grand corps, faisaient vibrer le plancher. Et Jeanne au milieu de ses cousins était l'enfant de jadis étincelant d'admiration devant autant de stature. Alain, le dos à la fenêtre, mangeait de toute sa bonne envergure autant de lumière que de tartes aux herbes et Maurice à ma gauche accompagnait ses mains dansant en contre jour de sa douce voix polie par tout le chemin qu'elle faisait pour traverser son corps et sortir de lui comme l'écho de la montagne. Marthe riait dans sa blondeur et la fleur de sa bouche, rouge comme les coquelicots qui piquaient la prairie, s'animait de sourires en même temps que des larmes, en coulant, prenaient le bleu de ses yeux.

Et nos fils, Ô, nos amours, tout endoloris de drame et de lourds sanglots, prenaient ici la joie de ces instants comme le baume posé sur leurs blessures. Le vin nous rasséréna.

Je lui prenais le pouls lorsqu'elle haletait ou pinçais le bout de son doigt de l'oxymètre qu'elle avait égaré. Puis, prenant le mien je jugeais quelle cavalcade faisait son cœur puis mon cœur, la moitié du chemin. Elle ouvrait les yeux. « T'es encore là » me dit-elle. Elle les refermait oubliant tout du proche passé. Elle ne mangeait plus. On la perfusait. Elle était anémiée. On la transfusait. Puis elle s'étouffait de ces sanglantes agapes. Peu à peu, elle changea. Au lieu de maigrir elle grossit toute remplie d'eau que les reins, épuisés, n'éliminaient plus. Alors, les épaules larges et le cou gros, Jeanne les masqua dans le satin de la bière d'un foulard grenat et d'une veste neuve qu'elle n'avait encore jamais mise.

Elle reposait ainsi, maquillée et les lèvres faites. Au pied du cercueil, trônait une raquette de roses et de lys. Les garçons la veillèrent à hauteur de son épaule. Sortirent de temps à autre de la chambre funéraire. Revenaient comme on prend un bain chercher dans ce visage la mémoire de la mère toute bue par le sable d'une plage au couchant. *A Filetta* accompagnait ce ponant. Le jour venu,

des hommes l'emportèrent. Meticuleusement, fermèrent la bière qui réapparut à *Piazzone* sous les tilleurs et les marronniers. Nous montions du village pour l'accompagner un peu dans la fraîche église toute béante sur la place et sur l'ouest, face au cimetière où Pierre l'attendait. Elle marcha jusqu'au chœur dans la musique des pas croustillant sur le sol. Elle reçut de ses petits fils l'encens qu'un intégriste polonais négligea de fumer tout autour du cercueil. Elle repartit sous les érables. Entra dans le cimetière. S'installa près du père. Et s'endormit définitivement.

Elle avait les yeux fermés. Un peu de jour pénétrait ses paupières et le regard était absent. Le cœur était à cent. Sa poitrine se soulevait. Elle dormait en attendant, retenant sa vie le temps que nous arrivions. Elle mesurait, de la dernière ampoulette, le sable s'écoulant. Lorsque nous fûmes là, le cœur tomba à 70. Sur le moniteur, les gros chiffres rouges. Il tomba à 50. Puis 30. Enfin, elle décida de mettre fin à cette cavalcade.

L'été qui suivit sa mort, nous vîmes les voir, elle et son mari. Le soleil donnait toute sa puissance sur le monument funéraire. L'ombre frugale des pins ne parvenaient pas à rafraichir le cimetière qui étouffait sur la colline dans un après-midi sans un souffle. Le maçon avait mal travaillé. La dalle qui devait clore verticalement la tombe n'était pas parfaitement jointe. Lorsque nous nous en approchâmes, nous sentîmes filtrer une odeur de putréfaction qui nous affligea de tristesse et de honte comme si nous venions de violer Mina dans l'intimité de sa décomposition.





## Un recensement

« Salut !

(...) Le temps a passé après ton anniversaire auquel je n'ai pu me rendre, après ta séparation, et puis après tant de choses, les choses dont la vie nous a d'abord épargnés et auxquelles nous ne pouvons plus échapper car le cycle nous rattrape. Inexorable.

Après la mort de ton père, la mort de ma mère. Après la mort de ma mère, la mort d'une amie chère emportée si jeune par une leucémie. Puis une tumeur au cerveau de Jeanne, un cancer au sein de ma belle-mère et un cancer au sein de Sophie. La mort de mes oncles, celle de mon père, celles des oncles de Jeanne dont la plus fraîche date d'une semaine.

Voyons les choses positivement. Jeanne s'est sortie de cette tumeur malgré de graves séquelles, ma belle-mère est toujours là pour soigner mon beau père parkinsonien, Sophie est convalescente et Michèle soigne son mari paralysé par un AVC qui dort dix-huit heures par jour. Le dernier oncle de Jeanne survit avec un myélome, un cœur opéré, un cancer de la prostate et une septicémie. (...)

Bon, tristesses, tristesses, pain noir après le pain blanc, noires idées, pleurnicherie. Nous sommes la béquille de tous, de tous ces vieux que nous aimons tant et qui donnent à nos vies l'authenticité et le sens de l'histoire. Ô nous, néo orphelins, orphelins tardifs si tristes qui faisons avec la mort un commerce par procuration tandis que certains et certaines osent même flirter avec elle » ...



## Guy

Ai-je déjà approché un autre corps de si près que celui de mon amour ? Que celui de mes enfants ? Troublante proximité avec le corps de mon beau frère auquel je lave le cul. D'un gant savonneux passé dans la raie de ses fesses après que je lui aie baissé son fut' et son short, que je l'aie déposé sur la cuvette des W.C., que je l'aie entendu abondamment péter.

Ai-je approché un visage de si près autre que le mien lorsque je le rase, que je sens crisser la lame sur sa peau et l'onde de choc de sa barbe dure vibrer dans ma main. Que je lui masse les joues et le cou d'une huile essentielle et que, pris d'une tendre affection pour mon beau'f meurtri, je prolonge le geste et regarde dans la glace luire ce visage comme les pommes de son verger.

Ai-je pétri des fesses autres que celles de ... lorsque je lui masse les siennes d'une pommade à escarres et ses chevilles posées toujours de la même manière sur le lit médicalisé ; ou lorsque je tente de résorber l'hématome de sa hanche gauche et que sa peau blanche et grasse encore à cet endroit roule sous mes doigts qui la capitonne comme les boursouflures d'un canapé du 19<sup>ème</sup>.

Ô Guy, quel étrange lien nous noue maintenant. Je t'ai poussé dans ton fauteuil jusqu'à la terrasse sud ouest de la maison, surplombant le grand verger où je t'ai vu soigner les arbres, dominant ton domaine et Cergy Pontoise qui tremble tout au fond. Je me pose à côté de toi et je te regarde regarder l'horizon, immobile et silencieux. Je te regarde tenir ta main gauche morte comme la patte d'un poulet, rouge et froide, posée là sur ton ventre. Je te pense pensant et je me demande quelles tristesses fulgurent dans ce morne front où je suppose une frénésie inversement proportionnelle à la mort de ce corps jadis surmené. Quelle malsaine affection se noue entre toi et moi, toi l'intimidant médecin que je soigne aujourd'hui, moi qui ne le suis pas. Quelle hautaine compassion, quelle mièvre pitié, quelle condescendance de l'insolent marathonien à l'indolent hémiplegique, quel rapport de dominant à dominé, de bien portant à mal porté, de soignant à soigné, de patient à patient moi qui calque mes jours sur tes heures, qui veille la nuit et le jour et qui devance les désirs que tu n'as pas, les exigences que tu te gardes d'exiger, les silences que j'essaie de traduire dans la fixité et la froideur de ton regard. Quel rapport d'expiant à expié, de soupirant à expiré moi qui cherche dans l'hideux rictus la marque de ta reconnaissance...



## Des mots pour les morts

J'ai vu la tristesse s'emparer de mon corps,  
Le faire tressaillir sous les sanglots de mes pleurs,  
Le plier en deux sous le joug de la douleur,  
Le révolter de tant de mal, de toute cette peur,  
Brûler mes yeux sous l'amer des larmes.  
Un instant, au cœur de la tourmente,  
J'ai pu aimer ce ravage,  
Aimer vivre cette intensité d'être triste infiniment.

### Cimetière

En ce jour de toussaint,  
J'ai tenu, serrée, la main de mon grand père  
Dans la mienne.  
Ensemble, nous sommes allés  
Fleurir les tombes des aimés  
Tombés en terre.  
J'ai fleuri ma mère,  
J'ai pleuré ma mère.  
Lui près de moi ;  
Déjà mort pourtant.  
Sa fille en terre,  
Ma mère à terre,  
Mes genoux sur son cœur,  
Mes soupirs dans ses cendres !  
J'attise le feu de mon amour pour eux,  
Vibrant au delà de la nuit noire.

J'ai senti un grand amour pour moi :  
Quand, sur les tombes, j'ai déposé mon sourire.  
Dans mon cœur : j'ai serré les cœurs absents.  
De mon amour au leur :  
Un arc en ciel,  
Route des aimants éternellement aimés.

Ni avant, ni après !  
J'aime ceux qui ne sont plus  
Comme ceux qui sont encore !  
L'amour ne connaît pas le temps.  
Il est vivant, éternellement.  
Les mésanges entrent et sortent  
De la manche de l'ange  
Tout le temps.

## **Hommage aux disparus**

Prendre soin de vous,  
Vous aimer dans votre absence,  
Aimer la trace de vous,  
La musique de vos mots,  
Le bourdonnement de vos souffles,  
Le nectar de vos sueurs,  
L'abondance de vos pas,  
La manière de vos mains,  
La texture de vos haleines,  
Les milliards de fils de vos cheveux...  
Je vous suis,  
Je suis vous,  
Nos sentiers emmêlés  
De chevelures,  
De lichens,  
D'algues phosphorescentes  
Me guident  
Me consolent.



Sur vos genoux cagneux

Que la mort a rongés jusque dans la moelle de mes os

Je m'assois.

Mes mains frappent,

Mes pieds dansent

La chanson du vivant ;

Pour vous, pour moi

Née de vous

Vous qui naissez en moi.

Farandole folle

Des vivants aux morts mêlés ;

Dénouant

Dans l'océan

Leurs larmes de vie.

Sirènes des coquillages,

Sages des étoiles,

Mer et ciels embrassés

Sans commencement ni fin.

## Promenade au Styx

J'ai souvent marché  
Accompagnée de mes morts.  
Mes yeux voyaient pour eux :  
Le nuage paresseux,  
L'étonnante jonquille,  
La clochette de muguet  
Où je logeais  
Leurs yeux endormis.  
Dans mon cœur boîte à trésor,  
Les bijoux de leur rire,  
L'extravagance de leur peau,  
L'ivoire de leurs dents  
Faites pour croquer la mort  
Et crocheter mon âme  
Des éclats de la leur.  
Tissée d'eux, je marche sur les deux rives.  
Dans leur rire vent,  
Dans leurs larmes ruisseaux,  
Je navigue par tous les temps.

Je me promène au son du ruisseau  
Fort en eau.  
En mon for intérieur  
Coule ma mère disparue.

Chaque fois que je marche au bord de l'eau,  
Se glisse dans ma main  
La main d'un cher disparu.

Longtemps j'ai refusé  
La présence amie  
Des disparus chéris.

Dans mon cœur, ils brillent :  
Ceux qui marchent  
Joyeux à mes cotés.

Dans les bassins de calme eau,  
Dans nos bassins d'os :  
Toute la vie en éclosion.

Je marche avec vous ;  
Pourtant, je marche sans vous.  
Vous, qui m'avez nourrie !  
Sans votre odeur je ne serais pas.  
Aujourd'hui : j'habille vos os de mes rires,  
Vos poussières se pétrissent dans mes larmes ;  
Je vous faits,  
Comme vous m'avez faite.

## Mère veille

Dans mon rêve de nuit :

Ma mère avec l'alliance de ma grand-mère,

Ma main nue !

Ma mère intacte :

Sa voix, ses cheveux, sa peau...

Le rêve de nuit me voyage jusqu'à toi !

Jamais je ne t'avais perdue,

Simplement je ne te voyais plus !

Dans le rêve de nuit :

Ma mère et ses mots,

Pour moi,

Son enfant à jamais !

Cette nuit : ma mère,

Ce matin : un soleil rouge

Mon cœur secoue ma poitrine !

Maman dans le ciel,

Maman dans ma main,

Maman sans lendemain :

Eternité éprise de toi

Qui m'a été prise.

Quand je vole sur le chemin :  
Les mains de ma mère,  
Celles de ma grand-mère  
Dans les miennes.  
Je sais ce que dimanche veut dire :  
Bouquets de primevères et de narcisses.

Ce matin d'hiver :  
Ma mère meurt.  
Un nuage dans le lointain  
Tel un paquebot en partance,  
Devient rose comme mes joues.

Ma mère meurt chaque jour.  
Dans ce matin d'hiver,  
Mon ventre est au sien  
Une plage de sable fin  
Mes mains y bâtissent  
Des cathédrales,  
Mes yeux y voient la lumière,  
Ma peau se réjouit  
De la chaleur du soleil.  
La mort est peu...

Ma mère dans mes bras,  
Mes bras dans les nuages  
La bercent infiniment, lentement.

Ma mère dans la mémoire de mon cœur  
Inscrite en émois  
En moi depuis toujours.

Ma mère sa main dans la mienne,  
Vingt ans déjà que ses doigts  
Ne passent plus dans mes cheveux ;  
Le soleil en elle continue de le faire.

Je marche avec elle  
Main dans la main.  
Ovaires noués aux siens.  
Utérus du commun des mères  
Comme une coupe  
Où s'épanouissent  
Deux fleurs :  
Les miennes, les siennes  
Celles de nos filles  
De nos sœurs aussi.

Je remplis ce calice retourné,  
De mes larmes.  
Utérus rétroversé :  
Contenant un trop plein d'âme ;  
Celui des femmes aimantes  
Etendues sous la terre ;  
Là où poussent des ovaires fleurs  
Comme de grands lys nacrés.  
Dans ces coquillages ventres  
Sont nés les enfants de la vie.  
Comme les vagues mourantes  
Ils s'en sont allés.  
Sac et ressac  
Des battements de nos cœurs.  
Terre de toutes les vierges noires  
Des grands champs de labour.  
Sourires de toutes les madones oubliées.  
Par celles et ceux des ensemencements féconds  
Les pères- mères du tout amour.



Une goutte de vague mourante  
Au creux de l'océan ;  
Un brin de sel  
Sur une peau humide de larmes.  
L'amour est :  
Ta main toujours dans la mienne,  
Tes yeux sur mes cheveux,  
Nos pieds dans les nuages  
Sous le battement de nos ailes ouvertes.

J'aime quand tu t'adresses à moi  
Depuis ce tout près de chez toi.  
Tout devient sensible pour moi,  
J'aime alors jusqu'à l'air froid  
Qui frotte ma joue,  
L'autre qui croise ma route.  
Tout parle de l'urgence  
De vivre follement  
L'ordinaire des jours.

Quand ton souffle  
Soulève mes paupières alourdies  
Je vois le monde :  
La route, le bruit,  
Les murs, les affiches,  
L'odeur de pollution  
Tout ce familier m'émeut.  
C'est ton amour de vivre  
Qui infiltre ma peau  
Toi la morte si vive.

Tu continues de m'apprendre  
Depuis ton absence déjà longue.  
Tu décilles mes yeux,  
Tu déchires mes habitudes,  
Tu me laisses nue au monde.  
C'est ton amour pour lui  
Qui empourpre ma peau ;  
Le ciel flamboie :  
Les nuages me voient.

## Un mari aux yeux d'étoiles filantes

Ai-je assez dit ta vie ?

Je dis ta mort c'est ainsi !

Celui qui fut mon mari se meurt :

Je vois nos glorieux 18 ans

Courir sur nos larges épaules

Où donc était la mort ?

Qui de nous deux partira le premier ?

Ce matin ta voix venait à moi

D'un autre endroit que toi.

Toi : celui que j'ai aimé

Toi : le tendre fiancé

Toi : le père épanoui

Tu t'en vas

J'ai mal.

Toi le tellement aimé,

Toi le cent fois détesté,

Toi l'amant, le mari, l'ennemi, l'ami,

Idéalisé, adulé, blessé, trahi, incompris.

Ton corps glorieux,

Découpé, émacié, écorché,

Résiste !

La douleur est la maitresse  
De tes jours, de tes nuits.  
C'est de ce corps d'avant le supplice  
Que sont nés nos enfants bénis.

Un coucher de soleil  
Se renverse  
Dans la porcelaine  
Je bois la dernière goutte.

Toi mourant  
Moi vivante,  
Apparemment différents,  
Si peu pourtant.

Le chemin que tu prends  
Je l'emprunterai aussi.  
Egalité que tu chéris tant ;  
Enfin accordée  
A tous les vivants.

Comme le grand cèdre devant la cène,  
Toi : en hauteur, t'élevant sans cesse  
Au son des bols sacrés.

Comme une fantaisie de la vie :  
Moi ici, au pied de l'arbre bleu,  
Toi à sa cime,  
Une mousse d'amour entre nous deux.

Depuis quand n'étais-je pas venue ici,  
Sous l'arbre à l'ombre bleue ?  
Je ne sais plus.  
Tout ici me parle de toi,  
Toi qui ne viendra pas.

Je suis venue ici,  
Le printemps se faisait.  
C'est l'automne aujourd'hui qui m'habille,  
Où es tu toi que je n'entends plus ?

Nous avons changé de saisons,  
Les fleurs ont changé de couleur,  
Ma douleur est elle la même ?

Dans le vent vert des abers, je t'ai connu !  
Dans le ciel blanc de l'estuaire tu m'as tenue.  
Aujourd'hui tes cendres grises volent sur les roches jaunes  
Mes larmes sont salées comme l'eau.

Il y a un fort, celui ci est rond.  
On y a grandi, c'est le fort Cézon.  
C'est dans ses eaux que je te répands aujourd'hui  
Mon ami, mon mari, chair de nos enfants.

Sur la plage de ton enfance,  
Sur le sable de nos enfants,  
Tu soupirez en un dernier sursaut.  
Tes dents s'en vont parsemer l'océan.  
Tes cheveux oubliés glissent sur les algues,  
Tes chairs abimées habillent sirènes et chalutiers,  
Ton sang bleu d'ouvrier donne son reflet à l'Iroise,  
Tes mains éparpillées guident les marins égarés,  
Ton sourire apaisé allume le phare de l'Aber  
Qui éclaire la terre des orphelins de toi  
Qui errent pieds nus dans le sable de tes os ;  
Eux qui sont sans sommeil  
Crient dans l'eau froide de tes reins :  
Aime nous encore.

Réchauffe nous encore :  
Soit le soleil,  
Soit celui qui est.  
Danse avec nous  
Qui, en ronde,  
Disons ta mort.

Sur le sable mouillé  
Les mains de nos enfants.  
L'urne sacrée de tes cendres  
Ouvrte à l'endroit même  
Où tu les tenais par la main ;  
Les élevant dans le soleil tournant, tournant.  
Enfants heureux  
D'être ainsi tenus.  
éclat de rires en cascade  
Blanc comme les grains de sable,  
Comme les nuages câlins  
Qui veillent sur nos vies.  
Dans cette ronde d'amour  
L'univers se rencontre  
Heureux d'être lui encore, encore.

Vos rires de châteaux de sable  
Font les fêtes des commencements ;  
Vos rires des funérailles  
Font les fêtes des enlèvements.  
Ni début ni fin.

Sur le sable léger  
Des nuages d'été  
Renversés sur nos rêves de vie  
Un sourire est passé.

Je vois du gris étincelant,  
J'entends la voix de Denez Prigent.

Tu es :

Au delà de la mort

De la vague à nos âmes

De nos larmes à nos pieds

Qui dansent et dansent

En rythme :

Comme celui de la mer et du vent

Comme celui de nos cœurs unis vers toi.

Je t'ai aimé dans cet endroit,

J'ai vu nos enfants briller de sable bleu,

J'ai senti le vent coller mes cheveux,

J'ai fait craquer le sel sur ta peau,

J'ai frotté mes yeux amoureux,

Vu les bateaux quitter le port,

Entendu l'alouette à l'aurore,

J'ai escaladé, marché, nagé,

Couru vers toi :

De Landéda à Prat ar coum,

Du Broennou à l'aber wrach.

J'ai aimé l'usure de mes chaussures

Et les callosités de mes pieds

Qui parlaient de toi et de moi.



De nos carrefours  
Sont nés des enfants  
Au corps de grande laminaire.  
Ce soir, sur les algues glissantes  
Nous offrons ton corps de poussière  
A la verte mer d'Iroise.  
Mon habit bleu se grise de toi  
Encore une fois.

Ils sont venus,  
Ils sont là, près de toi ;  
Nous dansons et nous te disons  
Comme tu nous as dit,  
Comme tu nous as dansé.  
La ronde se forme,  
Les pieds battent le sol.  
Le cercle des anciens  
Se fait et te chante :  
A l'est tout est bien,  
A l'ouest tout est bien,  
Au sud tout est bien,  
Au nord tout est bien.  
Que coule l'hydromel !  
Que la poussière se répande !  
Que le sel de la vie se vive !  
Buvez vos larmes !

## **Les enfants au scarabée d'or**

La mort enlace les fleurs de juin :

Les scarabées sont dorés,

Les libellules rayées ;

Leur père s'élance

Sur leurs ailes.

Mes enfants sous les lucioles,

Comme une poudre d'étoile

Sur leurs épaules.

Mes enfants dans le jardin de juin,

Des papillons blancs

En neige dans le jasmin.

Dans la nuit de juin

Qui quitte la chaleur,

Le regard du père de mes enfants

Profond comme l'eau dormante.

Le sourire du mourant

Flotte dans le parfum du tilleul :

Nous le respirons,

Il est délicat pour nous.

La table ronde est mise pour nous  
Dans le jardin de juin ;  
Nous sommes réunis pour lui.  
Mes enfants attablés,  
Mes enfants accablés.  
L'air de juin joue aux lucioles !

Ensemble, unis dans la douleur,  
Nous pouvons dire je t'aime.

C'est ainsi que l'on vit  
Entre lavandes et roses  
Naissance et mort  
Il n'y a pas de contraire à la vie.

Le parfum des roses arrive à moi avant leur couleur  
Je vois nos enfants s'enivrer au cœur de la fleur.  
Tu les portes sur les épaules,  
Ils aiment ta force.  
J'aime la douceur des pétales de roses  
Celle qui a été la tienne en ces temps sans lendemain.

## Un jardin blanc

Les fleurs coupées,  
Sans tombe où aller :  
Dans le jardin s'assemblent.

A l'odeur du pain, ce matin,  
Se mêle celle des lys dorés !

Les fleurs amies  
Du défunt mari,  
Colorent le jardin  
Ce matin.  
Elles sont ses mains  
Arrêtées dans leur geste d'amour !

Les fleurs coupées,  
Trop tôt fanées,  
Donnent leur parfum  
En crêpe de tendresse.

Ce matin de lys odorants,  
D'hortensias blancs,  
De roses et de jasmin ;  
Respire la terre qui se repose  
Pour nous porter sans faiblir :  
Vivants et morts,  
Unis, au creux de ses plis de mère.

Ce matin de froideur :  
Deux grands lys,  
Répandent leur parfum  
Sur la douleur qui nous étreint.

Ils protègent le jardin !  
Ces deux lys blancs tachés de jaune.  
Frêle armure de senteur  
Gardienne des débordements  
De nos cœurs en douleur.

Plus loin dans le jardin,  
Là où coule l'eau ;  
Une tâche blanche :  
Sept hortensias  
En massif d'amour  
Défient la pénombre.